

PROVINCIALE

BIBLIOTECA

Ente

D'Errico

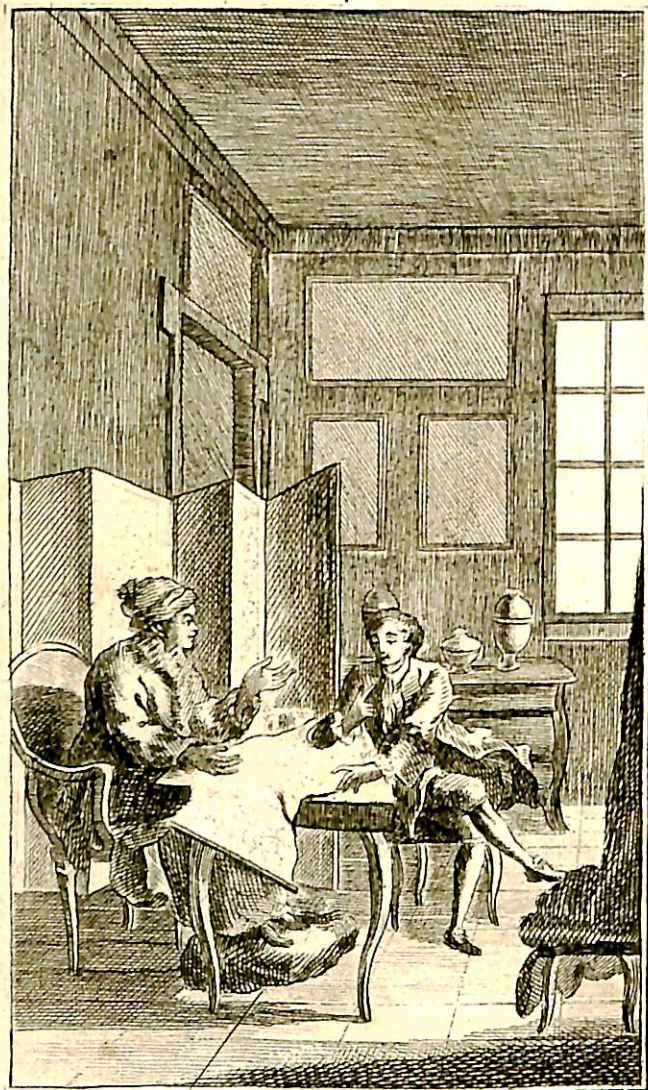
170

MATERA

T. STIGLIANI



Frontispice.



Robinson se résout à partir avec son neveu,  
pour revoir son Ile.

# LA VIE ET LES AVENTURES

SURPRENANTES

DE

## ROBINSON CRUSOE;

CONTENANT

Son retour dans son Ile, ses autres nouveaux  
Voyages, & ses Réflexions.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

TOME TROISIÈME.

Nouvelle Édition, avec Figures.



A PARIS,

Chez **LAURENT PRAULT**, Quai des  
Augustins, à la Source des Sciences.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





P R E F A C E.



LES deux Premières parties des *Aventures* DE ROBINSON CRUSOË ont été si généralement goûtées, qu'on ne scauroit douter du succès des autres. Il est bien vrai, que c'est assez le sort des derniers volumes de tomber beaucoup. Il est aisé d'en trouver la raison dans le caractère même de l'esprit humain. Si un Auteur veut continuer un Ouvrage de raisonnement ou de fiction, l'esprit se lasse, la raison s'émouffe, le feu se dissipe, l'invention se tarit. S'il compose quelque Histoire, les événemens qu'il a rangés dans son cerveau, lui plaisent infiniment davantage au commencement de son travail, que lorsqu'il l'a déjà poussé fort loin. Le style est d'abord dans toute sa beauté, rien ne le gêne; les expressions naissent en foule sous sa plume. Il faut dans la suite décrire des événemens semblables, il s'agit d'épargner au Lecteur l'ennui, que la nature même a attaché à la répétition.

Tome II. III. Partie.



Il faut donner la torture à son génie ; pour chercher des synonymes , & pour varier les portraits. On est peu naturel on le sent ; l'Ouvrage commence à plaire moins à l'Auteur lui-même , & de degré en degré plus il devient désagréable à celui qui le compose , plus il baisse & devient médiocre ou mauvais.

Malgré cette vérité incontestable , fondée sur la raison , & sur l'expérience , j'ose avancer que les deux derniers Tomes des *Aventures de Robinson Crusoé* n'égalent pas seulement les deux premiers , mais qu'ils les surpassent de beaucoup. Robinson Crusoé Auteur , semble entrer dans le caractère de Robinson Crusoé qui voyage , & qui d'abord grossier , ignorant , pauvre raisonneur , sent son esprit se mûrir par l'âge & par l'expérience. Dans ces Volumes-ci il pense mieux , parle mieux , raisonne plus conséquemment , il écrit d'un style moins embarrassé , plus poli & plus conforme au goût des gens d'esprit. Il acquiert tous ces avantages sans perdre celui de la naïveté , sans se jeter dans l'ostentation du bel esprit.

Si l'on trouve dans les premières Parties plusieurs tableaux aussi justes que vifs , des sentimens & des réflexions qui doi-

vent répondre aux événemens , l'on en verra dans les dernières d'une justesse & d'une vivacité infiniment plus grandes ; on en verra de mieux développés & de moins chargés de circonstances petites & inutiles.

Ce qu'il y a de surprenant & d'extraordinaire dans les premières Aventures de notre Voyageur , pourroit faire croire qu'il n'est pas possible , que dans ses nouveaux Voyages il ait été sujet à des révolutions aussi étonnantes & aussi merveilleuses que celles qui ont frappé le Lecteur dans les premières Parties , & qu'ici par conséquent des événemens plus communs doivent faire naître des réflexions plus communes & moins susceptibles d'une description pathétique.

Cette apparence est fort trompeuse ; les Parties suivantes l'emportent encore sur les premières pour la variété , pour le nombre & pour le merveilleux des Aventures.

Je connois des personnes sensées , qui ont été rebutées par le long séjour de notre Voyageur dans son Isle. Il leur sembloit , qu'elles s'occupoient avec lui des années entières à dresser une hutte , à élargir une caverne , & à faire une palissade ;



elles se sont imaginées qu'elles l'aideroient pendant plusieurs mois à polir une seule planche, & elles se croyoient aussi emprisonnées dans leur lecture, que le pauvre Robinson l'étoit dans sa solitude. Et elles n'ont commencé à respirer avec notre Voyageur, qu'à l'arrivée de VENDORÉDY, qui a ranimé leur attention rebutée par des récits trop uniformes. Quoique je croye que c'est leur faute plutôt que celle de l'Auteur, & que ces particularités, perites en elles mêmes, doivent être intéressantes pour tous ceux qui ont assez d'imagination & de sentiment pour se mettre à la place de notre Aventurier, & pour s'approprier sa situation & ses pensées, j'ose leur promettre qu'elles ne rencontreront pas ici une pareille source d'ennui & de dégoût.

Pour les en convaincre, je placerai ici un sommaire fort abrégé des Aventures de Robinson Crusée, contenues dans cette troisième & dans cette quatrième Partie.

Quoiqu'avancé en âge, maître d'un bien considérable & peu chargé de famille, Robinson Crusée ne pouvant s'accommoder d'une vie tranquille & sédentaire, ne respire que de nouvelles courses; il n'exécute son projet cependant

qu'après la mort de sa femme; & ayant reçu une visite de son neveu, qui devoit aller aux Indes en qualité de Capitaine de Vaisseau marchand, il se détermine à l'accompagner: sachant que le navire doit toucher au Brésil, & lui donner par là occasion de revoir sa chère Isle, il met une somme considérable à acheter, pour sa Colonie, tout ce dont elle pouvoit avoir besoin. Il y arrive, après avoir eu parmer deux aventures aussi surprenantes & décrites d'une manière aussi pathétique, qu'il est possible de se l'imaginer. Il y voit les Anglois qu'il y avoit laissés, & les Espagnols qui y étoient arrivés depuis. Ces derniers lui font un récit touchant de mille scélératesses, & de plusieurs noires conspirations que les Anglois avoient formées contre eux, & des moyens par lesquels ils avoient été à la fin déarmés, & assujettis au reste de la Colonie. Ils lui font encore l'histoire d'une terrible guerre qu'ils avoient soutenue contre les Sauvages, dont à la fin ils avoient pris & rendu tributaires une quarantaine, après avoir vu leurs Plantations ruinées par ces Barbares. Il trouve dans l'Isle les Anglois couplés à des femmes sauvages, qu'ils avoient été chercher dans une autre Isle,



par une entreprise aussi téméraire qu'heureuse dans sa réussite. Il leur fait contracter avec leurs concubines des mariages légitimes par le ministère d'un Prêtre Catholique Romain, homme fort zélé, & d'une dévotion exemplaire; & il a la satisfaction de voir ces scélérats se convertir, & faire des profélytes de leurs femmes.

Le Vaisseau prend la route des Indes Orientales, & relâche à Madagascar, où un des Matelots, tué par les Insulaires, excite tout l'équipage à en tirer vengeance. La plupart de ceux qui le composent, débarquent pendant la nuit, & malgré les remontrances de Robinson, ils se jettent sur une petite Ville, y mettent le feu, & massacrent tous les habitans, sans distinction d'âge, ou de sexe. L'humanité de l'Auteur est choquée de cette barbarie à un point qu'il la leur reproche dans toutes les occasions; ce qui les irrite tellement que, parvenus à Bengale, ils le laissent à terre malgré le Capitaine, qui lui fournit une bonne somme d'argent, un valet & un compagnon de voyage. Robinson y trouve un Marchand Anglois, s'associe avec lui, & parcourt routes les côtes des Indes, où il fait un négoce fort

avantageux. Ils achètent un Vaisseau de certains Matelots, qui se l'étoient approprié après la mort de leur Commandant. Ignorant cette perfidie, ils s'en croient propriétaires de bonne-foi. Ils continuent leur commerce; mais le navire étant reconnu dans un des Ports de Siam, des Marchands Anglois & Hollandois les font attaquer par leurs chaloupes, dans le dessein de les faire pendre, comme pirates, & ils échappent de ce danger par un coup extraordinaire de la Providence. N'osant plus entrer dans aucun port fréquenté, ils trouvent sur les côtes de la Chine un Pilote Portugais qui les conduit vers le Nord de cet Empire, dans un petit Port presque inconnu: ils y vendent leurs denrées à leur satisfaction, & se défont de leur Vaisseau; ils vont voir *Nanquin*, & *Pekin*, la Cour du Monarque de la Chine, & y trouvent une caravane de Marchands Moscovites, avec laquelle ils conviennent d'aller par la grande Tartarie, jusques dans la Moscovie. Ils sont attaqués dans leur marche, à différentes reprises, par de petites armées formées de Tartares, & parviennent à la fin après plusieurs aventures des plus surprenantes, & à travers mille diffi-



cultés presque insurmontables , à *Tobolsky*, Capitale de la Sibérie.

Robinson y lie amitié avec un Prince banni dans ce désert , & étant sur le point de partir , il lui offre de le sauver , & de le mener avec lui parmi ses domestiques. Le Prince refuse ce parti , & fait des discours parfaitement beaux sur le faux bonheur que l'on emprunte du rang & de la richesse , sur le caractère de la véritable félicité , & sur le secours que la Sagesse tire de la retraite & d'un état médiocre. Il prie pourtant l'Auteur de rendre ce service à son fils. L'Auteur s'y engage , & résolu de gagner *Archangel* , il prend des routes détournées , marche avec son train dont il forme une petite caravane , & évite avec soin les garnisons Russiennes , pour ne point hasarder son illustre compagnon de voyage. Ils sont de nouveau attaqués dans un désert par quelques Hordes de Tartares Kalmucks , qui , contre leur ordinaire , s'étoient répandus jusques-là. Assiégés dans leur camp par ces Barbares , ils se dérobent pendant l'obscurité de la nuit , & gagnant des lieux sûrs , ils arrivent à *Archangel*. Ils trouvent dans ce Port un bâtiment de Hambourg , où ils s'embarquent. Enfin ils entrent dans

l'Elbe , font de grand profits sur leurs marchandises , vont par terre jusqu'en Hollande , s'y embarquent , & reviennent en Angleterre , l'Auteur ayant mis dans tous ces voyages dix ans & neuf mois.

Cette espece de petit extrait où l'on n'a touché que les chefs généraux , fera voir suffisamment , j'espère , jusqu'à quel point les troisieme & quatrieme Parties méritent de s'attirer la curiosité du Lecteur.

Je ne m'arrêterai pas long-tems à justifier cette Histoire dans l'esprit de ceux qui continuent à la traiter de fabuleuse. \* Fable , ou non , qu'importe ? *Les Aventures de TELEMAQUE* sont fabuleuses aussi : mais on n'en estime pas moins ce Livre admirable : c'est une Fable , mais fertile en moralités excellentes , & plus propre à instruire , que les vérités les plus certaines. Celles de Robinson , quoiqu'écrites d'un autre style , & dans un autre goût , sont pleines aussi de très-bonnes leçons , & l'on feroit bien d'en profiter , au lieu d'examiner avec tant de sévérité , si l'on nous débite ici des effets de la Providence , ou des effets de l'invention.

\* Voyez l'Avertissement des Libraires à la tête du Tome I.



Ce que je puis soutenir pourtant avec sincérité, c'est qu'il y a de très-honnêtes gens, dans nos Villes marchandes, qui assurent avoir vû notre Voyageur au retour de ses derniers voyages, avoir mangé avec lui, & lui avoir entendu réciter une partie des aventures qu'on voit dans ces quatre premiers Volumes.\*

Quoi qu'il en soit, il n'est pas nécessaire de trop creuser ce sujet : cet Ouvrage amuse, & il est utile ; le Public seroit trop heureux, s'il trouvoit le même caractère dans la plûpart des Livres nouveaux.

\* Il y a plusieurs Anglois qui portent encore le nom de ROBINSON ; il est à présumer qu'un de ceux-ci a voulu plaisanter en se faisant passer pour le héros du Roman.





LES  
AVENTURES  
SURPRENANTES  
DE  
ROBINSON CRUSOÉ.



**L'**HISTOIRE de ma vie vérifie parfaitement l'ancien proverbe , qui dit , *qu'un vase de terre ne perd jamais l'odeur dont il a été d'abord imbu.* Après avoir lutté trente-cinq ans avec une variété de malheurs , dont les exemples sont fort rares , j'avois joui pendant sept ans de tout ce que l'abondance & la tranquillité du corps & de l'esprit ont de plus agréable ; mon âge étoit déjà fort avancé , & j'avois appris par une longue expérience , que rien n'étoit plus propre à rendre l'homme heureux que la médiocrité. Qui n'eût pas cru que , dans cette agréable situation , ce goût né avec moi pour les voyages, & pour les Aventures, se

*Tome II. III. Partie,*

A

LA VIE



seroit évaporé avec le feu de ma jeunesse ; & qu'à l'âge de soixante-un ans , je serois au-dessus de tous les caprices capables de tirer quelqu'un de sa Patrie ?

D'ailleurs le motif ordinaire qui nous détermine à ce parti , ne pouvoit plus avoir lieu chez moi ; il ne s'agissoit plus de faire fortune ; & , à parler sagement , j'étois dans un état où je ne devois pas me croire plus riche par l'acquisition de cent mille livres de plus ; j'avois du bien suffisamment pour moi & mes héritiers : il s'augmentoît même de jour en jour ; car ma famille étant petite , je ne pouvois pas dépenser mes revenus , à moins que de me donner des airs au-dessus de ma condition , & de m'accabler d'équipages , de domestiques , & d'autres ridicules magnificences , dont j'avois à peine une idée , bien loin d'en faire les objets de mon inclination. Ainsi le seul parti qu'un homme sage auroit pris à ma place , eût été de jouir paisiblement des présens de la Providence , & de les voir croître sous ses mains.

Cependant toutes ces considérations n'avoient pas la force nécessaire pour me faire résister long-tems au penchant que j'avois de me perdre de nouveau dans le monde. C'étoit comme une véritable maladie , & surtout le desir de revoir mon Isle , mes Plan-

tations , & la Colonie que j'y avois laissée , ne me laissoit pas un moment de repos ; c'étoit l'unique sujet de mes pensées pendant le jour , & de mes rêves pendant la nuit ; j'en parlois tout haut même quand je ne dormois pas , & rien au monde ne me l'ôtoit de l'esprit ; tous mes discours se tournoient tellement de ce côté-là , que ma conversation en devenoit ennuyeuse , & je me donnois par-là un ridicule dont je m'apercevois fort bien sans me sentir en l'état de l'éviter.

Au sentiment de plusieurs personnes senties , tout ce que le peuple raconte sur les Spectres & sur les apparitions , n'est dû qu'à la force de l'imagination déréglée & destituée du secours de la raison ; ces promenades des Esprits & des Lutins , sont de pures chimères. Le souvenir vif qu'on a quelquefois de ses amis , & de leurs discours , saisit d'une telle manière l'imagination dans certaines circonstances , qu'on croit les voir réellement , leur parler , & entendre leurs réponses. C'est ainsi , selon ces habiles gens , que le cerveau frappé peut prendre l'ombre pour la réalité même.

Pour moi je puis dire que jusqu'ici je ne sçais point par ma propre expérience s'il y a véritablement des Esprits qui paroissent après avoir été séparés des corps ;



je ne décide pas non plus que ce ne sont que des vapeurs qui offusquent un cerveau malade : mais je sçais fort bien que dans ce tems-là j'étois la dupe de mon imagination à un tel point , & qu'elle me transportoit si fort hors de moi-même , que quelquefois je pensois être véritablement devant mon Château , entouré de toutes mes fortifications , & voir distinctement mon Espagnol , le pere de *Vendredi* , & les scélérats Anglois que j'avois laissés dans mes Domaines : je dis plus , je parlois souvent à ces personnages chimériques , & quoiqu'éveillé , je les regardois fixement comme des gens qui étoient réellement devant mes yeux. Cette illusion alloit plusieurs fois si loin , que ces images fantastiques me jettoient dans des frayeurs réelles. Dans un songe , que j'eus un jour , l'Espagnol & le vieux Sauvage me firent une relation si particuliere & si vive de plusieurs trahisons des trois rebelles Anglois , que c'étoit la chose du monde la plus surprenante. Ils me racontèrent que ces perfides avoient fait le projet de massacrer tous les Espagnols , & qu'ils avoient brûlé toutes leurs provisions , pour les faire mourir de faim. C'étoient des choses dont je n'avois jamais entendu parler , & qui n'avoient pas une entiere réalité ; mais que , sur la foi

de ce rêve , je ne pus m'empêcher pourtant de croire absolument véritables , jusqu'à ce que je fusse pleinement convaincu du contraire. J'avois rêvé en même tems , que sensible aux accusations des Espagnols , j'examinois ces scélérats , & je les condamnois à être pendus tous trois. On verra en son lieu ce qu'il y avoit de réel dans cette vision ; mais quelle que fût la cause qui me l'offrit à l'imagination , elle n'approchoit que trop de la vérité , quoiqu'elle ne fût pas vraie en tout au pied de la lettre , & la conduite de ces diables incarnés avoit été tellement abominable , que si à mon retour dans l'Isle je les avois fait punir de mort , je leur aurois fait justice , sans pouvoir passer pour criminel , ni devant Dieu , ni devant les hommes.

Quoi qu'il en soit , je vécus plusieurs années dans cette situation , sans trouver le moindre agrément , le moindre plaisir en aucune chose , à moins qu'elle n'eût quelque relation à mon bizarre penchant. Mon épouse voyant avec quelle impétuosité toutes mes idées me portoient vers des projets si déraisonnables , me dit une nuit , qu'à son avis ces mouvemens irrésistibles venoient de la Providence , qui avoit déterminé mon retour dans cette Isle , & qu'elle ne voyoit rien qui pût m'en détourner que ma ten-



dresse pour elle & pour mes enfans ; qu'elle étoit sûre que , si elle venoit à mourir , je prendrois ce parti sans balancer ; mais que la chose étant résolue dans le Ciel , elle feroit au désespoir d'y mettre un obstacle elle seule. . . J'étois si attentif à ce discours & je la regardois si fixement qu'elle perdit contenance , & quelle s'arrêta tout court. Je lui demandai pourquoi elle ne continuoît pas à me dire tout ce qu'elle pensoit là-dessus ; mais je m'aperçus qu'elle avoit le cœur si plein , que les larmes commençoient à lui couler des yeux. *Parlez donc, ma chere*, lui dis-je, *souhaitez-vous que je m'en aille ?* Non , répondit-elle , *il s'en faut de beaucoup ; mais si vous y êtes résolu , plutôt que de vous en détourner , je suis prête à vous accompagner ; car , quoi-que je trouve ce parti fort incompatible avec votre âge & fort mal assorti à l'état de votre fortune , si la chose doit être absolument , je ne suis pas d'humeur à vous abandonner ; vous êtes obligé de le faire , si ce desir si violent vous vient du Ciel ; vous ne sauriez y résister sans manquer à votre devoir , & je manquerois au mien , si je ne prenois pas le parti de vous suivre.*

Ces tendres paroles de ma femme dissipèrent un peu mes vapeurs , & me firent réfléchir d'une manière plus calme sur la

nature de mon dessein ; je me mis devant les yeux tout ce qu'il y auroit d'extragant pour un homme de mon âge , de se précipiter de nouveau, sans aucun motif plausible , dans les hasards dont j'étois sorti si heureusement , & dans des miseres qui auroient été suivies d'une vie parfaitement heureuse , pourvu que moi-même j'eusse bien voulu n'y pas répandre de l'amertume.

Je considérai , qu'outre qu'il n'y a que la jeunesse & la pauvreté capables d'inspirer de pareils dessein , j'avois une épouse , & un enfant qui alloit bientôt être suivi par un autre ; que j'avois tout ce que je pouvois desirer , & que j'étois assez vieux pour songer à me séparer pour jamais de ce que j'avois acquis, plutôt qu'à l'accumuler. Pour ce qui regarde *l'avertissement intérieur du Ciel* , auquel ma femme attribuoit mon dessein , je n'en étois pas trop convaincu ; & après avoir lutté pendant long-tems avec la force de mon imagination , j'en devins enfin le maître , comme je crois qu'on peut faire toujours en pareil cas , pourvu qu'on le veuille sérieusement : je réussis peu-à-peu à me tranquilliser par les raisonnemens dont je viens de faire mention ; mais ce qui y contribua le plus , c'est le dessein que je pris de me donner de l'occupation , & de me chercher quelques affaires propres à ne



me pas laisser le loisir de livrer mon imagination à ces idées capricieuses : car je m'étois appercu que jamais mon cerveau n'en étoit rempli que quand j'étois dans l'oisiveté , & que je n'avois pas sur quoi exercer l'activité naturelle de mon esprit.

Conséquemment à cette nouvelle résolution, j'achetai une Métairie dans le Comté de Bedford, dans le dessein de m'y retirer : la maison étoit jolie , & les campagnes qui étoient autour étoient fort propres à être améliorées. Rien ne me convenoit mieux, puisque naturellement j'avois beaucoup de goût pour l'agriculture & pour tous les soins qu'il faut se donner pour accroître les revenus d'une terre. D'ailleurs ma maison de campagne étoit éloignée de la mer , ce qui m'empêchoit de renouveler mes folies par le commerce de gens de mer, & par le récit de tout ce qui regardoit les pays lointains.

M'y étant établi avec ma famille , j'achetai des charrues avec tout ce qu'il faut pour cultiver les terres ; je me fournis de charrettes , d'un chariot , de chevaux, de vaches , de brebis ; & me mettant à travailler avec application , je me vis en six mois de tems un véritable Gentilhomme campagnard. Je me donnai tout entier à diriger mes Laboureurs , à planter , à faire des enclos, & je crus mener la vie la plus for-

tunée que la nature puisse fournir à un homme qui , après de longs embarras, cherche un asyle contre de nouvelles infortunes.

Je cultivois ma propre terre ; je n'avois point de rentes à payer ; j'étois le maître de planter, d'arracher, de bâtir, de jeter bas, comme je le trouvois à propos : tout ce que je recueillois étoit pour moi-même , & toutes mes *améliorations* étoient pour le bien de ma postérité. Je ne songeois plus à reprendre le cours de ma vie errante , & me trouvant exempt de tout chagrin , je croyois véritablement avoir attrapé cette heureuse médiocrité , dont mon pere m'avoit si souvent fait l'éloge : les douceurs que je goûtois alors dans la vie , me rappelloient souvent dans l'esprit ces vers d'un Poète :

Eloigné des Cours & des vices ,  
Ici, du siècle d'Or je trouve le destin.  
La jeunesse en nos champs est libre de caprices ,  
Et la vieillesse est sans chagrin.

Je fus troublé dans cette félicité par un seul coup imprévu de la Providence , dont non-seulement le funeste effet étoit irremédiable , mais dont les conséquences encore me replongerent dans mes fantaisies plus profondément que jamais. Cette funeste disposition à courir le monde , ressembloit



chez moi à une maladie qui est dans le sang, & qui, retenue pendant quelque tems par les remèdes, s'empare du corps avec une violence irrésistible. Le coup dont je parle étoit la perte de mon épouse.

Mon but n'est pas ici de faire son panégyrique, d'entrer dans le détail de ses bonnes qualités, & de faire la cour au beau sexe, en composant une harangue à l'honneur de ma femme. Je dirai seulement qu'elle étoit le soutien de toutes mes affaires, le centre de tous mes projets, l'auteur de toute ma félicité, puisque par sa prudence elle m'avoit détourné de l'exécution de mes desseins chimériques. Ses tendres discours avoient fait de plus utiles impressions sur moi, qu'autrefois ma propre raison, les larmes d'une mère, les sages préceptes d'un père éclairé, & les prudens conseils de mes amis n'auroient été capables d'en faire sur mon esprit. Je m'étois félicité mille fois de m'être laissé gagner par sa douceur, & par son attachement pour moi; & par sa mort je me considérois comme un homme déplacé dans le monde, privé de tout secours & de toute consolation.

Dans ce triste état, je me voyois aussi étranger dans ma Patrie que je l'étois dans le Brésil lorsque j'y abordai; & quoiqu'environné de mes domestiques, je me trouvois

presqu'aussi seul que je l'avois été dans mon Ile. Je ne sçavois quel parti prendre; je voyois autour de moi tous les hommes occupés, les uns à gagner leur vie par le travail le plus rude, les autres à se perdre dans de ridicules vanités, ou à s'abîmer dans les vices les plus honteux, sans atteindre les uns & les autres à la félicité que tout le monde se propose pour unique but. Je voyois les riches tomber dans le dégoût du plaisir par l'habitude de s'y livrer, & s'amasser, par leurs débauches, un trésor fatal de douleurs & de remords: je voyois le pauvre, au contraire, employer toutes ses forces pour gagner de quoi les soutenir, & roulant dans un cercle perpétuel de peines & d'inquiétudes, ne travailler que pour vivre, & ne vivre que pour travailler.

Ces réflexions me firent ressouvenir de la vie que j'avois menée autrefois dans mon petit Royaume, où je n'avois semé qu'autant de bled qu'il m'en falloit pour un an, & où je n'avois pas daigné ramasser de grands troupeaux, parce qu'ils ne m'étoient pas nécessaires pour ma nourriture; enfin où je laissois moisir l'argent sans l'honorer d'un seul de mes regards pendant plus de vingt années.

Si de toutes ces considérations j'avois tiré le fruit vers lequel la raison & la réflexion



xion me guidoient , j'aurois appris à chercher une félicité parfaite ailleurs que dans les plaisirs de cette vie ; j'aurois tourné mes idées vers une fin fixe où tend tout ce qui nous arrive sur la terre , & à laquelle la vie présente doit servir de préparatif ; en un mot , j'aurois dû songer à un bonheur , dont il est de notre intérêt de nous assurer la possession , & dont nous pouvons dès-à-présent goûter les prémices.

Mais avec mon épouse j'avois perdu mon guide ; j'étois comme un vaisseau sans gouvernail , que les vents balottent à leur gré ; ma tête s'ouvroit de nouveau aux courses & aux aventures ; tous mes amusemens innocens , mes terres , mon jardin , ma famille , mon bétail , qui m'avoient donné une occupation si satisfaisante , n'avoient plus rien de piquant pour moi. C'étoit de la musique pour un homme qui n'avoit point d'oreilles , & des mets pour un malade dégoûté & sans appétit. Cette triste insensibilité pour tout ce qui m'avoit procuré , quelque tems auparavant , les plus doux plaisirs , me fit prendre le parti d'abandonner la campagne , & de retourner à Londres.

Ce même ennui m'y accompagna ; je n'y avois aucune affaire ; j'y courois çà & là sans dessein , comme un homme désœuvré ,

de qui on peut dire qu'il est absolument inutile parmi tous les êtres créés , & dont la vie & la mort doivent être également indifférentes pour les autres hommes.

C'étoit aussi , de toutes les situations de la vie humaine , celle pour laquelle j'avois le plus d'aversion , accoutumé comme j'étois depuis ma plus tendre jeunesse à une vie active. A mon avis , les paresseux sont la lie du genre humain ; aussi je croyois ma conduite présente infiniment moins conforme à l'excellence de ma nature , que celle que j'avois tenue dans mon Isle , en employant un mois entier pour faire une planche.

Au commencement de l'année 1693 , mon neveu que j'avois élevé pour la mer , & à qui j'avois donné un vaisseau à commander , revint d'un petit voyage qu'il avoit fait à Bilbao , le premier qu'il eût fait en qualité de *Maître*. M'étant venu voir , il me dit que certains Marchands lui avoient proposé de faire , pour eux , un voyage dans les Indes & à la Chine : *Eh bien ! mon oncle* , continua-t-il , *feriez-vous si mal de venir avec moi ? je me fais fort de vous faire revoir votre Isle ; car j'ai ordre de toucher au Brésil.*

Rien , à mon avis , n'est une preuve plus sensible d'une vie à venir , & de l'existence



d'un monde invisible , qu'un certain concours des causes secondes avec les idées qui nous roulent dans l'esprit , fans que nous les communiquions à personne.

Mon neveu ignoroit parfaitement jusqu'à quel point mon penchant de courir le monde s'étoit ranimé , & je ne sçavois rien de mon côté de sa nouvelle entreprise. Cependant le même matin , fans que je m'attendisse à sa visite , je m'étois occupé à comparer mes desirs avec toutes les circonstances de la condition où je me trouvois , & j'avois pris à la fin la résolution que voici : Je voulois aller à Lisbonne pour consulter mon vieux Capitaine Portugais sur mes desfeins , & s'il les trouvoit sensés & praticables , je voulois m'assurer d'une patente , qui me permit de peupler mon Isle , & d'y emmener avec moi une Colonie. A peine me fus-je fixé à cette pensée , que voilà précisément mon neveu qui entre , & qui me propose d'y aller avec lui.

Sa proposition me jettad'abord dans une profonde rêverie , & après l'avoir regardé attentivement pendant une minute : *Quel malin esprit* , lui dis-je , *vous a envoyé ici pour me fourrer dans la tête cette malheureuse idée ?* Il parut d'abord étonné de ces paroles ; mais s'apercevant cependant que je n'avois pas un fort grand éloignement

pour ce projet , il se remit : *Comment donc ! Monsieur* , me dit-il : *cette proposition est-elle si fort à rejeter ? Il est assez naturel , ce me semble , que vous souhaitiez de revoir vos petits Etats , où vous avez regné autrefois avec plus de félicité que n'en goûtent vos freres les autres Monarques.*

En un mot , le projet répondoit avec tant de justesse à la disposition de mon esprit , que j'y consentis , & que je lui dis , que s'ils'accordoit avec ses Marchands , par rapport à ce voyage , j'étois résolu à le suivre , pourvu que je ne fusse pas obligé d'aller plus loin que mon Isle.

*Mais* , Monsieur , me dit-il , *je n'espère pas que vous ayez envie d'y être laissé , & d'y vivre de nouveau à votre vieille manière. Pour dire tout* , répondis-je , *ne pouvez-vous pas me reprendre en revenant des Indes ?* Il me répliqua , qu'il n'y avoit point d'apparence que ses Marchands lui permissent de faire ce détour avec un vaisseau chargé , puisqu'il pouvoit allonger le voyage de plusieurs mois : *d'ailleurs* , dit-il , *si j'avois le malheur de faire naufrage , vous seriez précisément dans la même & triste situation , dont vous vous êtes tiré avec tant de bonheur.*

Il y avoit beaucoup de bon-sens dans cette objection ; mais nous trouvâmes un moyen



pour remédier à cet inconvénient : ce fut d'embarquer avec nous toutes les piéces formées d'une grande chaloupe , & quelques Charpentiers qui pussent en cas de besoin les joindre ensemble , & y donner la dernière main dans l'Isle ; ce qui me faciliteroit de passer de-là dans le continent.

Je ne fus pas long-tems à prendre ma dernière résolution ; car les importunités de mon neveu s'arrangeoient si bien avec mon inclination , qu'aucun motif au monde ne fut capable de la contrebalancer. D'un autre côté , ma femme étant morte , il n'y avoit personne qui s'intéressât assez dans mes affaires pour me détourner de ce dessein , excepté ma vieille veuve , qui fit tout son possible pour m'arrêter par la considération de mon âge , de ma fortune , de l'inutilité d'un voyage si dangereux , & surtout de mes petits enfans. Mais tous ses discours ne fervirent de rien ; je lui dis que mon desir de voyager étoit invincible , & que les impressions qu'il faisoit sur mon esprit étoient si peu communes , que si je restois chez moi , je croirois désobéir aux ordres de la Providence. Me voyant tellement affermi dans ma résolution , elle mit non-seulement fin à ses conseils , mais elle me donna toutes sortes de secours pour faire mes préparatifs & mes provisions , pour régler mes

DE ROBINSON CRUSOÉ. 17  
affaires de famille , & l'éducation de mes enfans.

Pour ne rien négliger à cet égard , je fis mon testament , & je laissai mes biens en de si bonne mains , que j'étois persuadé que mes enfans ne perdroyent rien de ce côté-là , quelque accident qui pût m'arriver ; & pour la manière de les élever , je m'en remis entièrement à ma bonne veuve , à qui je destinai en même tems un petit revenu suffisant pour vivre à son aise. J'ai vû dans la suite que jamais bienfait ne fut mieux employé , qu'une mere ne pouvoit pas avoir des soins plus tendres pour ses propres enfans , & qu'il n'étoit pas possible de s'y conduire avec plus de prudence. Cette bonne Dame vécut assez long-tems pour me voir de retour , & pour sentir de nouveaux effets de ma reconnoissance.

Mon neveu fut prêt à mettre à la voile au commencement de Janvier 1694 , & je m'embarquai avec mon fidele *Vendredi* dans les Dunes le 18 , ayant avec moi , outre ma *chaloupe démontée* , une cargaison considérable de toutes sortes de choses nécessaires pour ma Colonie , dans le dessein de tout garder dans le vaisseau , si je ne trouvois par mes Sujets dans un état convenable.

Premierement , j'avois avec moi quel-



ques valets, que j'avois envie de laisser dans mon Isle, & de les y faire travailler pour mon compte pendant que j'y serois, à eux permis d'y rester, ou de me suivre quand je prendrois la résolution d'en sortir. Il y avoit parmi eux deux Charpentiers, un Serrurier & un autre garçon fort ingénieux, qui, quoique *Tonnellier* de son métier, étoit un Machiniste universel. Il étoit fort adroit à faire des roues, & des moulins à bras pour moudre le bled : de plus, il étoit *Tourneur* & *Potier*, & capable de faire dans la perfection toutes sortes d'ouvrages en bois ou en terre ; en un mot, il méritoit fort bien le nom de *Factotum*, que nous lui donnâmes.

Outre ceux-là, je menois avec moi un Tailleur, qui s'étant offert d'aller aux Indes avec mon neveu en qualité de passager, consentit ensuite de s'établir dans ma Colonie ; c'étoit un garçon fort adroit, & que je trouvais dans l'occasion d'un fort grand service, par rapport à plusieurs choses même éloignées de son métier ; car, comme j'ai déjà dit, rien n'enseigne mieux les Mécaniques que la nécessité.

Ma cargaison, autant que je puis m'en souvenir, consistoit dans une assez grande quantité de toiles, & de petites étoffes minces propres à habiller les Espagnols,

que je m'attendois de trouver dans mon Isle ; & il y en avoit assez, selon mon calcul, pour les tenir propres pour plus de sept ans. Si l'on y ajoute toutes les autres choses nécessaires pour les couvrir, comme gants, chapeaux, souliers, bas ; il y en avoit environ pour trois cents livres sterling, y compris tout ce qu'il falloit pour des lits, & la batterie de cuisine, pots, chaudrons, & du cuivre pour en faire un plus grand nombre. J'y avois joint à-peu-près 500 liv. pesant de fer travaillé, comme clous, outils de toutes sortes, crochets, gonds, ferrures, &c.

Je ne dois pas oublier une centaine d'armes à feu de réserve, mousquets, fusils, pistolets, beaucoup de plomb de tout calibre, & deux pièces de canon de bronze ; & comme il m'étoit impossible de prévoir les dangers où ma Colonie pouvoit être engagée un jour, j'avois encore chargé le Vaifseau d'une centaine de barils de poudre à canon, d'épées, de sabres, & de plusieurs fers de piques, & de hallebardes. Outre cela, je priai mon neveu de prendre avec lui deux petits canons de tillac, avec le nombre qu'il lui en falloit, afin de les laisser dans l'Isle, s'il étoit nécessaire d'y bâtir un Fort, & de se mettre en défense contre quelque ennemi. Cette précaution n'étoit pourtant pas inutile, comme j'eus



lieu de le penser en y arrivant, & l'on verra par la suite de cette Histoire, qu'il n'en falloit pas moins, si l'on vouloit se maintenir dans la possession de l'Isle.

Ce voyage réussit beaucoup mieux que les autres que j'avois faits par mer, & par conséquent je ne ferai pas fort souvent obligé d'arrêter, par le récit de quelques accidens fâcheux, le Lecteur impatient apparemment de sçavoir l'état où se trouvoit ma Colonie. Il est vrai cependant que nous eûmes d'abord des vents contraires, & quelques autres contre-tems, qui firent durer le voyage plus que je n'avois espéré. Mon voyage de Guinée avoit été jusques-là l'unique dont je fusse revenu comme je l'avois projeté; ce qui me fit croire que je serois toujours malheureux dans mes courses; ma destinée étoit de n'être jamais content à terre, & d'avoir toujours des infortunes en mer.

Les vents contraires qui nous poussèrent au commencement vers le Nord, nous forcèrent à entrer dans le Port de *Gallowart* en Irlande, & nous y retinrent pendant vingt-trois jours; mais nous avions cet agrément dans ce petit désastre, que les vivres y étoient abondans, & à bon marché, en sorte que, bien loin de diminuer nos provisions, nous eûmes occasion de les augmenter. J'y fis embarquer plusieurs co-

ehons, & veaux, avec deux vaches, que j'avois dessein, si nous avions eu un heureux passage, de débarquer dans mon Isle: mais je fus obligé d'en disposer autrement.

Nous remîmes à la voile le cinq de Février avec un vent frais, qui dura pendant plusieurs jours, sans aucune mauvaise rencontre, excepté un accident qui vaut bien la peine d'être rapporté dans toutes ses circonstances. Le soir du vingt Février nous vîmes entrer le Matelot qui étoit en sentinelle; il nous dit qu'il avoit vu de loin un *éclat de lumière* suivi d'un coup de canon; & immédiatement après un Mouffe vint nous dire que le *Bossman* en avoit entendu un second.

Là-dessus nous montâmes tous sur le tillac, où, pendant quelques momens, nous n'entendîmes rien; mais peu de minutes après nous découvrîmes une grande lumière, & nous conjecturâmes de-là que c'étoit un grand incendie.

Nous eûmes d'abord recours à notre *Es-time*, qui nous fit convenir unanimement qu'il ne pouvoit y avoir de ce côté-là aucune terre dans l'espace de cinq cents lieues: car le feu paroissoit à l'Ouest Nord-Ouest de nous. Nous conclûmes de-là que le feu devoit avoir pris à quelque Vaisseau; les coups de canon qu'on venoit d'entendre nous



persuaderent que nous n'en étions pas loin, & nous étions sûrs, qu'en suivant notre cours, nous en approchions, parce que de moment à autre la flâme nous paroissoit plus grande. Cependant le tems se trouvoit nébuleux, nous ne pûmes rien voir que du feu : mais une demi-heure après, poussés par un vent favorable, quoiqu'assez petit, & le tems s'étant un peu éclairci, nous aperçûmes distinctement un grand Vaisseau dévoré par le feu, au beau milieu de la mer.

Je fus sensiblement touché de ce triste spectacle, quoique rien ne m'intéressât aux personnes qui étoient en danger, que les liens ordinaires de l'Humanité. Ces sentimens de compassion furent extrêmement réveillés en moi par le souvenir de l'état où j'étois lorsque le Capitaine Portugais me prit dans son bord au milieu de l'Océan : état qui n'étoit pas, à beaucoup près, aussi déplorable que la situation où se devoient trouver ceux du Vaisseau en question, s'il n'y avoit aucun autre Bâtiment qui allât avec eux de conserve. J'ordonnai dans le moment qu'on fit feu de cinq canons, l'un immédiatement après l'autre, afin de leur faire sçavoir qu'il y avoit près de-là un Navire prêt à les secourir, & qu'ils fissent leurs efforts pour se sauver de notre côté dans leur chaloupe ; car quoique nous

pussions voir leur Vaisseau par le moyen de la flâme, il ne leur étoit pas possible de nous appercevoir à cause de l'obscurité de la nuit.

Nous mimes à la cappe pendant quelque tems ; & en attendant le jour, nous laissâmes aller le Vaisseau du côté où nous découvrîmes le Bâtiment embrasé : mais pendant cette manœuvre, nous vîmes avec une grande frayeur, quoique nous eussions lieu de nous y attendre, le Navire sauter en l'air, & quelques momens après le feu s'éteindre, apparemment à cause que le reste du Vaisseau étoit allé à fond. C'étoit un spectacle terrible & affligeant, sur-tout par la compassion qu'il nous donna de ces pauvres malheureux, qui devoient être tous détruits par les flâmes, ou bien errer avec leur chaloupe dans le vaste Océan ; c'est de quoi les ténèbres ne nous permirent pas de juger. La prudence voulut pourtant que je supposasse le second cas ; & pour les guider du mieux qu'il me fut possible, je fis descendre des lanternes de tous les côtés du Vaisseau, & tirer le canon pendant toute la nuit, afin de leur faire connoître qu'ils n'étoient pas loin de nous.

Le lendemain environ à huit heures, nous découvrîmes, par le moyen de nos lunettes d'approche, deux chaloupes accablées



de monde , & nous apperçûmes que ces pauvres gens, ayant le vent contraire, faisoient force de rames , & que nous ayant vûs, ils faisoient toutes sortes de signaux pour se faire voir de nous.

Nous leur donnâmes à notre tour le signal ordinaire de venir à bord , & en même tems nous fîmes plus de voiles , pour nous mettre plus à portée. En moins d'une demi-heure , nous les joignîmes & les lâissâmes tous entrer dans le Vaisseau. Ils étoient pour le moins au nombre de soixante , tant hommes , que femmes , & petits enfans ; & il y avoit parmi eux plusieurs passagers.

Nous apprîmes que le Vaisseau sauté en l'air étoit de trois cents tonneaux , allant de Québec dans la rivière de Canada , vers la France ; & le Maître nous raconta au long toutes les particularités de ce désastre.

Le feu avoit commencé par l'imprudence du Timonier dans la Gésole ou Cabinet où l'on met la Bouffole , les chandelles , &c. Tout le monde étant accouru au secours , on l'avoit cru absolument éteint ; mais on s'apperçut dans la fuite que quelques étincelles étoient tombées dans certains endroits du Vaisseau , où il étoit impossible d'éteindre. De-là il avoit gagné la quille, d'où il s'étoit répandu par tout le corps du Bâtiment.

timement avec une telle violence , que ni le travail ni l'industrie n'avoient été capables de le maîtriser. Le seul parti qui leur étoit resté à prendre , avoit été d'abandonner le Navire : par bonheur ils avoient deux chaloupes assez grandes , & un petit esquif , qui ne leur pouvoit servir qu'à mettre des provisions & de l'eau fraîche. Dans cette situation , toute leur consolation étoit d'être échappés du feu , sans pouvoir espérer raisonnablement de se sauver , étant à une si grande distance de terre. Le seul bonheur dont ils pouvoient se flatter , étoit de trouver quelque Bâtiment en mer , qui voulût bien les prendre sur son bord. Ils avoient des voiles , des rames , une bouffole , & ils se préparoient à retourner vers *Terre-Neuve*\* , avec un vent favorable ; toute la provision qu'ils avoient , n'étoit suffisante tout au plus que pour les empêcher de mourir de faim pendant douze jours , dans lequel espace de tems , s'ils avoient le vent favorable , ils espéroient de venir jusqu'au banc de ce Pays-là , & de s'y soutenir par le moyen de la pêche , jusqu'à ce qu'ils pussent venir à terre ; mais ils avoient à craindre tant de hafards , des tempêtes , des vents contraires , des pluies capables de les en-

\* Les Anglois l'appellent *Newfound-Land*.



gloutir, que, s'ils se fauvoient, ce ne pouvoit être que par une espece de miracle.

Au milieu de leurs délibérations, étant presque tous désespérés, ils avoient entendu avec une joie inexprimable un coup de canon, suivi de quatre autres : leur courage en avoit été tout ranimé, &, conformément à mon intention, ils avoient compris par-là qu'ils étoient à portée d'un Vaisseau qui leur offroit du secours.

Là-dessus ils avoient mis bas les mâts & leurs voiles, parce que le vent ne leur permettoit pas de nous approcher, & quelque tems après, leurs espérances avoient été redoublées, par la vue de nos lumieres & par nos coups de canons qui se suivoient par intervalles pendant toute la nuit. Ils avoient tiré aussi trois coups de mousquet ; mais nous ne les avions point entendus à cause du vent contraire. Ils avoient mis pourtant leurs rames à l'eau pour s'empêcher du moins d'être emportés par le vent, & afin que nous pussions les approcher plus facilement. A la fin ils s'étoient apperçus avec une satisfaction inexprimable que nous les avions en vue.

Il m'est impossible de dépeindre les gesticulations surprenantes, les extases & les postures variées avec lesquelles ces pauvres gens exprimoient la joie qu'ils sentoient d'une délivrance si peu attendue. L'affliction & la crainte peuvent être décrites assez fa-

cilement ; des soupirs, des larmes, des cris, quelques mouvemens de la tête & des mains en font toute la variété ; mais un excès de joie, sur-tout d'une joie subite, emporte l'homme à un nombre infini d'extravagances opposées l'une à l'autre.

Quelques-uns de ces pauvres gens étoient noyés de larmes ; d'autres, furieux, déchiroient leurs habits, comme s'ils avoient été dans le plus cruel désespoir ; les uns paroissent fous à lier, ils couroient çà & là, frappaient du pied & se tordoient les mains ; les autres dansoient, chantoient, faisoient des éclats de rire, & pouissoient des cris de joie ; ceux-ci étoient tout stupéfaits, étourdis & incapables de prononcer une parole ; ceux-là étoient malades, & sembloient prêts à tomber en foiblesse. Enfin le moindre nombre faisoit le signe de la croix, & remercioit Dieu de sa délivrance.

Je ne rapporte pas cette dernière circonstance pour donner mauvaise opinion d'eux ; je ne doute pas que dans la suite ils n'aient rendu grâces au Ciel du fond de leur ame : mais ils étoient au commencement si passionnés qu'ils n'étoient pas les maîtres de leurs mouvemens & de leurs pensées ; ils étoient plongés dans une espece de frénésie, & il y en avoit peu parmi eux qui eussent assez de force d'esprit pour être modérés dans leur joie.



Il se peut bien que leur tempérament contribuât à l'excès de leurs transports ; c'étoient des François , Peuple plus vif , plus passionné , & plus propre que tout autre à aller aux extrémités contraires , à cause du feu qui excite leurs esprits animaux. Je ne suis pas assez Philosophe pour raisonner là-dessus à fond ; mais je puis dire que je n'avois jamais vû une pareille expression de joie. Rien n'en approche davantage , que les extravagances où se laissa emporter mon fidele *Vendredi* en trouvant son pere \* lié dans le canot ; j'avoue encore , qu'il y avoit quelque chose de semblable dans la surprise du Capitaine Anglois & de ses deux compagnons que je délivrai † autrefois des mains des traîtres qui vouloient les abandonner dans mon Isle ; mais dans le fond tout cela n'est pas comparable à ce que je remarquai dans cette occasion-ci.

Il faut observer encore , que toutes ces extravagances n'éclatoient pas séparément dans ces François , de la maniere que je l'ai dépeint. Elles se succédoient rapidement avec toute cette variété dans chaque individu ; celui qui dans un moment paroissoit étourdi & stupide comme un homme frappé de la foudre , se mettoit l'instant après à danser , à sauter , & à crier comme un

fou ; tantôt il s'arrachoit les cheveux , déchiroit ses habits , & les fouloit aux pieds , comme un habitant des Petites-Maisons ; tantôt il versoit un torrent de larmes , le cœur lui manquoit , il tomboit en défaillance ; & si on ne l'avoit secouru , la mort auroit suivi la violence de tous ces mouvements. Il n'en étoit pas ainsi de quelques-uns , ou du moindre nombre ; mais de presque tout autant qu'ils étoient , & si je m'en souviens bien , notre Chirurgien fut obligé d'en saigner une trentaine.

Il y avoit deux Prêtres parmi eux , l'un encore jeune , l'autre avancé en âge ; & ce qu'il y a de plus surprenant , le plus vieux étoit le moins sage. Dès qu'il mit le pied sur le bord de notre Vaisseau , il tomba tout roide , comme s'il étoit mort. Notre Chirurgien mit d'abord en œuvre des remèdes propres à le faire revenir à lui , étant le seul dans le Vaisseau qui lui crût encore un souffle de vie : ensuite lui ayant frotté le bras pour le réchauffer , & pour y faire venir le sang , il le saigna. Le sang ne coula d'abord que goutte à goutte ; mais il sortit ensuite avec plus de liberté. Trois minutes après le bonhomme ouvrit les yeux , & dans un quart-d'heure de tems il parla , & fut entièrement rétabli. Dès que le sang fut arrêté , il commença à se promener , en nous assu-



rant qu'il se portoit bien , & le Chirurgien trouva bon de lui donner un verre de liqueur cordiale. Après un quart-d'heure d'intervalle , quelques François vinrent dans la chambre où le Chirurgien étoit occupé à saigner une femme , disant que le Prêtre avoit absolument perdu l'esprit ; peut-être qu'ayant réfléchi avec trop d'attention sur le changement subit de son état , cette réflexion l'avoit jetté dans une nouvelle extase de joie , & ses esprits s'étoient mis à couler avec trop de rapidité pour que les vaisseaux fussent capables de les conduire comme il faut : là-dessus son sang étoit devenu chaud & fiévreux , & certainement il avoit acquis en moins de rien toutes les qualités requises pour habiter l'Hôpital des fous. Le Chirurgien ne trouva pas à propos de redoubler la saignée ; mais il lui donna quelque chose pour l'assoupir ; ce qui opéra quelque tems après , & le lendemain il s'éveilla également sain de corps & d'esprit.

Le jeune Prêtre modéra ses passions avec une grande fermeté , & nous donna le véritable modèle d'un esprit sensé , & maître de lui-même. Dès qu'il fut à notre bord , il se prosterna pour rendre grâces à Dieu de son heureuse délivrance : je fus assez malheureux de le troubler dans cette loua-

DE ROBINSON CRUSOE. 31  
ble action , le croyant évanoui. Il leva la tête pour me dire d'un air fort tranquille , qu'il étoit occupé à témoigner sa reconnaissance à Dieu : *Je vous conjure* , ajouta-t-il , *de me permettre de continuer encore quelques momens ; j'aurai l'honneur ensuite de vous remercier comme celui à qui , après le Ciel , je suis redevable de la vie.*

J'étois fort mortifié de l'avoir interrompu , & non-seulement je le laissai en repos , mais j'empêchai les autres de troubler sa dévotion.

Après avoir demeuré dans cette posture pendant quelques minutes , il vint me joindre , & d'une manière tendre & grave en même tems , les yeux pleins de larmes , il me remercia , & rendit grâces à Dieu de s'être servi de moi pour sauver la vie à tant d'autres misérables. Je lui répondis que j'étois charmé de lui avoir donné cette occasion de marquer sa reconnaissance envers Dieu , que je n'avois rien fait que ce que la raison & l'humanité devoient inspirer à tous les hommes , & que je croyois devoir de mon côté remercier Dieu de ce qu'il s'étoit servi de moi , pour conserver tant de créatures faites à son image.

Après cette conversation , cet homme de bien fit tous ses efforts pour calmer les passions de ses compatriotes , par des exhor-



tations, des prières, des raisonnemens, enfin par tout ce qui étoit capable de leur faire renfermer leur joie dans les bornes de la modération. Il réussit assez bien avec quelques-uns; mais la plupart ne se possédoient pas assez pour profiter de ses leçons.

J'ai voulu mettre toutes ces particularités par écrit, parce que le Lecteur pourra apprendre par-là à guider ses passions. Un excès de joie emporte l'homme plus loin que les transports de la douleur, de la colère & de la rage; & j'ai vu dans cette occasion combien il faut veiller sur ces mêmes passions, de quelque nature qu'elles puissent être, puisque les emportemens de joie ne sont pas moins dangereux pour nous que les autres mouvemens de cœur, qui passent pour les plus dangereux.

Nous fûmes un peu dérangés le premier jour par l'extravagance de nos hôtes; mais après leur avoir donné des logemens que notre Vaisseau étoit en état de fournir, & après qu'ils eurent bien dormi, tout fut tranquille, & nous les vîmes tout autres.

Ils nous donnerent toutes les marques de reconnaissance, que les sentimens & la politesse sont capables de dicter à un peuple qui naturellement donne dans l'excès de ce côté-là. Le Capitaine & un de mes Religieux

me vinrent voir le lendemain, pour me dire qu'ils souhaitoient fort de me parler, aussi-bien qu'à mon neveu, qui commandoit le Vaisseau, afin de nous consulter sur leur sort. Dès que mon neveu fut venu, ils commencèrent par nous dire, que tout ce qu'ils avoient au monde n'étoit pas capable de nous récompenser du service important que nous leur avions rendu. Le Capitaine prit alors la parole, & me dit, qu'ils avoient sauvé de l'argent, qu'ils avoient dans leurs chaloupes d'autres choses de prix sauvées des flâmes à la hâte, & qu'ils avoient ordre de nous offrir tout cela, si nous voulions bien l'accepter; qu'ils nous conjuroient seulement de les mettre à terre en quelque endroit d'où il leur fût possible de regagner la France.

Mon neveu parut d'abord assez porté à accepter leurs présens, quitte à voir après ce qu'il pourroit faire en leur faveur, mais j'eus assez de pouvoir sur lui pour l'en détourner, sachant ce que c'est que d'être abandonné dans un pays étranger sans argent. Je me ressouvins que si le \* Capitaine Portugais en avoit usé de cette manière avec moi, & m'avoit fait acheter son bienfait de tout ce que j'avois au monde, je serois mort de faim, à moins que de rentrer dans un es-



clavage pareil à celui que j'avois souffert en Barbarie , & peut-être pire , puisqu'il n'est pas trop sûr qu'un Portugais soit un meilleur maître qu'un Turc.

Je répondis donc au Capitaine François , que si nous l'avions secouru lui & ses gens dans leur malheur , nous n'avions fait que ce que l'humanité vouloit que nous fissions pour notre prochain , & que nous souhaitions qu'on nous fit de même en pareille extrémité.

» Nous sommes persuadés , lui dis-je , que  
 » vous nous auriez donné la même assistance ,  
 » si vous aviez été dans notre situation , &  
 » nous dans la vôtre , & que vous nous l'auriez  
 » donnée sans aucune vue d'intérêt. Nous  
 » vous avons pris à notre bord , Monsieur ,  
 » pour suivis-je , pour vous conserver , &  
 » non pas pour jouir de vos dépouilles ; &  
 » je ne trouverois rien de plus barbare , que  
 » de vous mettre à terre après vous avoir  
 » pris les pauvres restes que vous avez ar-  
 » rachés aux flâmes : ce seroit vous sauver  
 » la vie , pour vous tuer ensuite nous-mê-  
 » mes ; ce seroit vous empêcher de vous  
 » noyer , pour vous faire mourir de faim :  
 » ne croyez donc pas que je permette qu'on  
 » accepte la moindre chose de ce que votre  
 » reconnaissance vous porte à nous offrir.  
 » Pour ce qui regarde le parti que vous  
 » nous proposez de vous mettre à terre ,

» la chose est d'une grande difficulté ; no-  
 » tre Vaisseau est destiné pour les Indes  
 » Orientales , quoique nous nous soyons  
 » détournés considérablement de notre  
 » cours du côté de l'Ouest , dirigés sans  
 » doute par la Providence pour vous tirer  
 » d'un danger si terrible , nous ne sommes  
 » pas les maîtres de changer notre route de  
 » propos délibéré , pour l'amour de vous :  
 » mon neveu le Capitaine n'en pourroit ja-  
 » mais répondre devant les Propriétaires ,  
 » à qui il s'est engagé de continuer son  
 » voyage après avoir touché au Brésil. Tout  
 » ce qu'il nous est possible de faire pour  
 » vous , c'est de prendre notre route du cô-  
 » té où nous pouvons nous attendre à ren-  
 » contrer des Navires qui retournent des  
 » Indes Occidentales , & de vous procurer  
 » par-là le moyen de passer en Angleterre  
 » ou en France.

La première partie de ma réponse étoit si pleine d'humanité , & de générosité même , que ces Messieurs ne pouvoient qu'en être extrêmement satisfaits ; mais il n'en étoit pas ainsi par rapport au reste , & les passagers sur-tout étoient fort consternés par la crainte d'être obligés d'aller avec nous jusqu'aux Indes Orientales. Ils me conjurèrent que , puisque nous étions tellement dérivés du côté de l'Ouest avant que de les



rencontrer, j'eusse du moins la bonté de suivre le même cours jusqu'aux bancs de Terre-Neuve, où peut-être ils pourroient louer quelque Bâtiment pour retourner au Canada d'où ils étoient partis.

Je trouvois cette proposition raisonnable, & j'étois fort porté à la leur accorder; je considérois que de traîner tout cet équipage jusqu'aux Indes, ne feroit pas seulement un parti triste, & insupportable pour ces pauvres gens; mais qu'il pourroit entièrement ruiner notre voyage, en faisant une brèche irréparable dans nos provisions. Je ne croyois pas d'ailleurs enfreindre le contrat que mon neveu avoit fait avec ses Marchands, en me prêtant à un accident imprévu. Certainement ni les loix de la nature, ni les loix révélées, ne pourroient nous permettre d'abandonner à une mort presque inévitable un si grand nombre de gens, & puisque nous les avons pris à notre bord, notre propre intérêt, aussi-bien que le leur, nous obligeoit à les mettre quelque part à terre. Je consentis donc à suivre notre route, comme ils le souhaitoient, & si les vents rendoient la chose impossible, je leur promis de les débarquer à la Martinique, dans les Indes Occidentales.

Le tems cependant continua à être beau avec un vent assez vigoureux qui resta quel-

que tems entre le Nord-Est, & le Sud-Est; ce qui nous fit manquer plusieurs occasions d'envoyer nos gens en Europe. Il est vrai que nous rencontrâmes plusieurs Vaisseaux destinés pour l'Europe; mais ils avoient lutté si long-tems avec les vents contraires, qu'ils n'osèrent se charger de passagers, de peur de mourir de faim tous ensemble. De cette manière nous fûmes forcés de pousser notre voyage jusqu'à ce qu'une semaine après nous arrivâmes aux Bancs de *Terre-Neuve*. C'est-là que nous mîmes nos François dans une Barque, qu'ils avoient louée en pleine mer, pour les mettre à terre, & pour, de-là, les conduire en France, s'il leur étoit possible de trouver là assez de provisions pour les avitailler.

Le seul passager François qui resta à notre bord, étoit le jeune Prêtre, qui ayant appris que notre dessein étoit d'aller aux Indes, souhaita de faire le voyage avec nous, & d'être mis à terre sur la côte de *Coromandel*. J'y consentis avec plaisir.

Cet homme-là me revenoit extraordinairement, & non sans raison, comme on verra dans la suite. D'ailleurs quatre Matelots s'engagerent avec nous; c'étoit de braves gens, qui nous furent de grand service.

De-là nous prîmes la route des Indes Occidentales, en faisant cours du côté du



Sud, & du Sud-quart à l'Est, sans avoir beaucoup de vent, pendant une vingtaine de jours. Nous étions dans cette situation, quand nous rencontrâmes de nouveau de quoi exercer notre humanité sur un objet tout aussi déplorable que le premier.

Le 19 de Mars 1695, nous trouvant dans la latitude Septentrionale de 27 degrés, 5 minutes, & faisant cours Sud-Est, & Sud-Est quart au Sud, nous découvrîmes un grand Vaisseau venant à nous. Nous ne pûmes pas d'abord le voir distinctement; mais en étant plus près, nous aperçûmes qu'il avoit perdu le perroquet du grand mâ, le mâ d'artimon, & le beau-pré. Il tira d'abord un coup de canon, pour nous faire sçavoir qu'il étoit en détresse. Nous avions un vent frais Nord-Nord-Est, & en peu de tems nous fûmes à portée de l'arraisonner.

Nous apprîmes qu'il étoit de Bristol, & qu'il revenoit des Barbades; mais qu'aux Barbades mêmes il avoit été jetté hors de la route, par un furieux ouragan, quelques jours avant qu'il fût prêt à mettre à la voile, & dans le tems que le Capitaine & le premier Contre-Maitre étoient à terre; de maniere qu'outre la violence de la tempête, il avoit manqué au Vaisseau des gens capables de le conduire. Il avoit été attaqué par un second orage, qui l'avoit abso-

lument dérouté du côté de l'Ouest, & réduit dans le triste état où nous le rencontrâmes. L'Equipage s'étoit attendu à découvrir les Isles de *Bahama*, mais il s'en étoit vu éloigné & jetté vers le Sud-Est par un vent gaillard de Nord-Nord-Est, qui étoit précisément celui que nous avions alors; & n'ayant qu'une voile au grand mâ, & une autre quarrée attachée à une espee de mâ d'artimon dressée à la hâte, il n'avoit pas eu le moyen de ferrer le vent; de sorte qu'ils avoient fait tous les efforts possibles pour atteindre les Isles Canaries.

Ce qui mettoit le comble au malheur de ces gens, c'est qu'outre la fatigue que leur avoient donné ces deux tempêtes, ils mourroient de faim. Il ne leur restoit pas une seule once de pain, ou de viande, depuis plus d'onze jours, & leur seule consolation étoit qu'ils n'avoient pas entierement consommé leur eau, & qu'ils avoient encore environ un demi-tonneau de farine. Pour du sucre il leur en restoit abondamment; outre sept barils de rum. Ils avoient dévoré une assez grande quantité de confitures.

Il y avoit à bord, comme passager, un jeune homme avec sa mere, & une servante. Croyant le Vaisseau prêt à mettre à la voile, ils s'étoient embarqués par malheur le soir avant ce terrible ouragan, & n'ayant



plus rien de leurs provisions particulières ; ils s'étoient trouvés dans une situation plus déplorable que les Matelots, qui réduits à la dernière extrémité eux-mêmes, n'avoient pas été susceptibles de compassion. On peut juger s'il est facile de décrire la malheureuse situation où s'étoit trouvée cette infortunée famille.

Peut-être n'aurois-je jamais scû cette particularité, si, le tems étant doux & la mer calme, ma curiosité ne m'avoit porté à aller à bord de ce malheureux Navire. Le second Contre-Maitre qui étoit forcé, dans cette extrémité, de prendre le commandement du Vaisseau, étant venu à notre bord, m'avoit parlé de ses passagers, comme de gens qu'il croyoit morts ; il n'en avoit pas entendu parler depuis plus de deux jours, parce qu'il avoit eu peur de s'en informer, puisqu'il n'étoit pas en état de les soulager dans leur misère.

Nous fîmes d'abord tous nos efforts pour donner à ce malheureux équipage tout le secours qui nous fut possible, & j'avois assez de pouvoir sur l'esprit de mon neveu pour le porter à les avitailler entièrement, quand même nous aurions été par-là dans la nécessité d'aller dans la Virginie, ou sur quelque autre côte de l'Amérique, faire de nouvelles provisions pour nous-mêmes. Mais

heureusement nous ne fûmes pas obligés de pousser notre charité jusques-là.

Ces pauvres gens étoient alors exposés à un nouveau danger ; & il y avoit tout à craindre de leur gourmandise. Le Contre-Maitre nous en amena six dans sa chaloupe, qui paroissoient autant de squelettes, & qui avoient à peine la force de remuer leurs rames. Il étoit lui-même à moitié mort, n'ayant rien réservé pour lui, & s'étant contenté de la même portion, qui avoit été donnée pour la subsistance d'un moindre Matelot.

En mettant quelques mets devant lui, je l'avertis d'en manger avec lenteur & avec sobriété ; mais à peine en eut-il mangé trois bouchées qu'il commença à se trouver mal. Il fut assez prudent pour s'arrêter d'abord, & notre Chirurgien lui prépara un bouillon propre à lui servir de remède, & de nourriture en même tems. Il fut mieux dès qu'il l'eut pris. Je n'oublois pas cependant ses compagnons, à qui je donnois aussi de quoi manger. Ils le dévorèrent véritablement, étant si affamés, qu'ils en avoient contracté une espèce de rage, qui les empêchoit d'être en aucune manière maîtres d'eux-mêmes. Il y en eut même deux qui mangèrent avec tant d'avidité que le jour suivant ils en faillirent mourir.



Ce spectacle étoit extrêmement touchant pour moi, & me rappelloit dans l'esprit la misère à laquelle je m'attendis autrefois, en mettant le pied sur le rivage de mon Isle, sans avoir la moindre provision, & sans m'appercevoir d'aucun moyen de trouver des vivres pour une seule journée; exposé d'ailleurs, à ce que je croyois, à servir bientôt moi-même de nourriture aux bêtes féroces.

Pendant tout le tems que le Contre-Maitre étoit occupé à me réciter tout le détail de la misère de l'équipage, mes pensées rouloient sans discontinuation sur le sort des trois passagers, la mere, le fils & la servante, dont il n'avoit rien entendu dire pendant deux jours, & que la disette extrême de ses propres gens l'avoit forcé à négliger, selon son propre aveu. Je compris par-là qu'à la fin il ne leur avoit donné aucune nourriture, & j'en conclus qu'ils devoient tous trois être morts de faim.

Je retins là-dessus le Contre-Maitre, que nous appellions alors le Capitaine, à notre bord, avec ses gens pour qu'ils reprissent vigueur par de bons alimens; & songeant en même tems à rendre le même service au reste de l'équipage, je fis conduire à leur Navire notre Contre-Maitre avec notre chaloupe montée de douze hommes,

& chargée d'un sac plein de pain, & de six grosses pieces de beuf. Notre Chirurgien donna ordre à mes Matelots de faire bouillir cette viande en leur présence, & de placer des sentinelles dans la chambre du Cuisinier, pour détourner ces gens affamés de dévorer la viande toute crue, ou de l'arracher du pot avant qu'elle fût cuite comme il faut, & de ne leur en donner d'abord qu'une petite portion. C'est cette sage précaution qui leur conserva la vie; & si on avoit été négligent à cet égard, ils se seroient tués par le moyen de ces mêmes alimens, qui leur étoient donnés pour les empêcher de mourir.

J'ordonnai en même tems à notre Contre-Maitre d'aller dans la chambre des passagers, pour voir dans quel état ils étoient, & pour leur donner les rafraichissemens nécessaires, s'ils étoient encore en vie. Le Chirurgien l'avoit pourvû pour cet effet d'une grande écuelle pleine de son bouillon préparé, qui avoit fait tant de bien à notre pauvre Contre-Maitre, & qui, selon lui, étoit capable de le rétablir par degrés.

Peu satisfait encore de toutes ces mesures, & ayant grande envie de voir de mes propres yeux le triste spectacle que ce Vaisseau pouvoit me fournir d'une manière



plus vive que ne pourroit jamais faire aucun récit , je pris avec moi celui que nous appellions alors le Capitaine du Vaisseau , & je suivis nos gens avec sa chaloupe.

Je trouvai tous ces pauvres affamés dans une espece de sédition , & prêts à arracher la viande du chaudron par force ; mais mon Contre-Maitre , faisant son devoir , avoit placé un garde à la porte de la chambre du Cuisinier ; & voyant qu'il ne faisoit rien par ses exhortations , il employa la violence pour faire du bien à ces gens en dépit d'eux-mêmes. Il eut pourtant la condescendance de faire tremper suffisamment quelques biscuits dans le pot , & de leur en faire donner à chacun un pour appaiser un peu la fureur de leur appétit , les priant de croire que c'étoit pour leur propre conservation qu'il ne leur en donnoit que peu à la fois. Mais tout cela n'avoit pas été capable de les appaiser : si je n'y étois pas survenu avec leurs propres Officiers , & si à mes exhortations je n'avois pas ajouté la terrible menace de ne leur donner rien , s'ils ne se tenoient en repos , je crois en vérité qu'ils auroient forcé la chambre du Cuisinier , & qu'ils auroient arraché la viande du chaudron. On pouvoit voir parfaitement bien dans ce cas , que *ventre affamé n'a point d'oreilles*. Nous les apaisâmes pourtant , & commen-

çant à les nourrir par degrés , nous leur permîmes à la fin de manger tout leur sou , & tout alla mieux que je n'eusse pensé.

Pour la misere des passagers , elle étoit tout autrement terrible que celle de l'Equipage. Comme les Matelots avoient eu d'abord peu de chose pour eux-mêmes , ils leur avoient donné des portions extrêmement petites ; à la fin ils les avoient absolument négligés ; de maniere que depuis six ou sept jours ils n'avoient eu rien du tout à manger , & fort peu de chose les deux ou trois jours qui avoient précédé. La pauvre mere , à ce que l'Equipage nous rapporta , étoit une femme de bon sens & très-bien élevée , qui ayant épargné pour son fils , avec une tendresse véritablement maternelle , tout ce qu'elle pouvoit , avoit enfin perdu toutes ses forces. Quand notre Contre-Maitre entra dans sa chambre , il la vit assise à terre , appuyée contre un des côtés du Vaisseau , entre deux chaises liées ensemble , la tête enfoncée entre ses épaules , & semblable à un cadavre , quoi qu'elle ne fût pas tout-à-fait morte. Il fit tout ce qu'il put pour la faire revenir à elle ; & , pour lui fortifier le cœur , il lui mit un peu de bouillon dans la bouche avec une cuillère ; elle ouvrit les lèvres , & leva une de ses mains ; elle s'efforça enfin de parler.



Elle entendit ce qu'il lui disoit ; mais en lui faisant signe que ce secours venoit trop tard pour elle , elle lui montra du doigt son fils , comme si elle vouloit le prier d'en avoir soin.

Touché pourtant d'une pitié extraordinaire pour cette tendre mere , il fit tous ses efforts pour lui faire avaler un peu de bouillon , & , à ce qu'il crut , il en fit descendre dans son estomac deux ou trois cuillerées : je doute fort qu'il en fût bien sûr : quoi qu'il en soit , il ne prit que des peines inutiles , puisque la nuit après elle mourut.

Le jeune homme dont elle avoit conservé la vie aux dépens de la sienne , n'étoit pas dans une extrémité tout-à-fait aussi grande ; il étoit cependant étendu roide dans un petit lit , & sembloit à moitié mort. Il avoit dans sa bouche une pièce d'un vieux galet , dont il avoit mangé le reste. Néanmoins étant jeune , & ayant plus de force que sa mere , le Contre-Maitre réussit à lui faire avaler quelque chose , & il sembla se ranimer : mais lorsque quelques momens après il lui en fit avaler trois ou quatre cuillerées , le pauvre garçon en eut mal au cœur , & les rendit immédiatement après.

Pour la pauvre servante elle étoit toute étendue auprès de sa maitresse , comme si

elle étoit tombée en apopléxie ; elle luttoit avec la mort. Tous ses membres étoient tords ; d'une de ses mains elle avoit saisi le pied d'une chaise , & le tenoit si ferme , qu'on eut bien de la peine à lui faire lâcher prise : son autre bras étoit étendu au-dessus de sa tête , & ses deux pieds étoient appuyés avec force contre une table. En un mot , elle sembloit être à l'agonie ; mais elle n'étoit pas morte.

Cette pauvre fille n'étoit pas seulement affoiblie par la famine , & effrayée par la pensée d'une mort prochaine ; mais , comme nous apprimes encore dans la suite par les gens du Vaisseau , elle étoit extrêmement inquiète pour sa maitresse , qu'elle voyoit mourante depuis quelques jours , & pour qui elle avoit tout l'attachement imaginable.

Nous ne sçavons comment faire avec cette malheureuse fille : car lorsque notre Chirurgien , homme sçavant & expérimenté , lui eut rendu , pour ainsi dire , la vie , il eut une seconde cure à faire par rapport à son cerveau qui paroissoit pendant plusieurs jours absolument renversé.

Quiconque lira ce tragique accident , doit songer qu'il n'est pas possible , quelque humanité que l'on ait , de faire sur mer ce que l'on auroit pu faire sur terre , où



l'on reste quelquefois trois semaines. Il s'agissoit ici de donner du secours à ce malheureux Equipage , mais non pas de rester avec lui ; & quoiqu'il désirât fort d'aller de conserve avec nous pendant quelques jours , cependant nous n'avions pas le loisir d'attendre un Vaisseau qui avoit perdu ses mâts. Néanmoins, lorsque le Capitaine nous conjura de l'aider à dresser un perroquet au grand mât , & un autre à son artimon , nous voulûmes bien mettre à la cappe pendant trois ou quatre jours. Ensuite après lui avoir donné cinq ou six tonneaux de bœuf , un de lard , une bonne provision de biscuits , de la farine & des pois , & avoir pris pour paiement trois caisses de sucre , une quantité assez grande de rum , & quelques piéces de huit , nous les quittâmes en prenant dans notre bord , à leur instante priere , un Prêtre avec le jeune homme , la servante , & tout ce qui leur appartenoit.

Le jeune homme étoit un garçon de dix-sept ans , bien fait , modeste , & fort raisonnable. Il paroissoit accablé de la mort de sa mere , ayant encore depuis peu perdu son pere dans les Barbades.

Il s'étoit adressé au Chirurgien pour me prier de le prendre dans mon Vaisseau , & de le tirer d'avec ceux qu'il appelloit les meurtriers de sa mere. Aussi peut-on dire qu'ils

DE ROBINSON CRUSOÉ. 49  
qu'ils l'étoient en quelque sorte ; car ils auroient pû épargner de leur portion quelque petite chose pour soutenir la vie de cette misérable veuve , quand ce n'auroit été que de quoi l'empêcher de mourir de faim ; mais la faim ne connoît ni humanité , ni parenté , ni amitié , ni justice. Elle est sans pitié , & incapable de remords.

Ce Chirurgien avoit beau lui mettre devant les yeux la longueur du voyage , qui devoit le séparer de tous ses amis , & qui pouvoit le rejeter dans un aussi mauvais état que celui dont il venoit de sortir ; il dit qu'il lui étoit indifférent de quel côté il alloit , pourvu qu'il se séparât de ce cruel équipage , & que le Capitaine ( c'est de moi qu'il entendoit parler , ne connoissant pas encore mon neveu , ) seroit trop honnête homme pour lui donner le moindre chagrin , après lui avoir sauvé la vie ; que pour la servante , si elle revenoit dans son bon sens , elle nous suivroit volontiers partout , & qu'elle recevrait comme un grand bienfait la permission d'entrer dans notre Navire.

Le Chirurgien me fit cette proposition d'une manière si pathétique , que je l'acceptai , & que je les pris tous deux avec tout leur bien , excepté onze piéces de sucre , où il étoit impossible d'atteindre : mais



comme le jeune homme en avoit une reconnoissance, je fis signer un billet au Commandant, par lequel il s'engageoit d'aller, dès qu'il feroit arrivé à Bristol, chez un certain M. Rôger, parent du jeune homme, & Marchand de cette ville, & de lui donner une lettre de ma part, avec tout ce qui avoit appartenu à la défunte veuve. Mais il est apparent que toutes ces précautions ont été inutiles; car je n'ai jamais appris que ce Vaisseau fût arrivé à Bristol. Il est très-probable, qu'étant si fort endommagé, & faisant eau de plusieurs côtés, il ait coulé à fond à la première tempête.

Nous étions d'abord à la latitude de dix-neuf degrés trente-deux minutes, & nous avions eu jusqu'alors un voyage assez heureux par rapport au tems, excepté qu'au commencement nous avions eu des vents contraires. Mon dessein n'est pas de fatiguer le Public du récit de quelques incidens peu considérables, comme changement de vents, ouragans, beau-tems, & pluies, &c. Pour m'accommoder à l'impatiente curiosité du Lecteur, je dirai que je découvris mon Isle le 10 d'Avril 1695. Ce ne fut pas sans de fort grandes difficultés que je la trouvai: j'y étois entré autrefois, & j'en étois sorti du côté du Sud-Est vers le Brésil; mais faisant notre route alors entre l'Isle & le Conti-

DE ROBINSON CRUSOË. 51  
nent, & n'ayant point de Carte de cette côte, ni aucune marque particulière à laquelle je pusse la reconnoître, je la vis sans sçavoir que ce fût elle.

Nous croisâmes pendant long-tems de côté & d'autre; nous mimés pied à terre dans plusieurs Isles situées à l'embouchure du fleuve *Orenoque*, mais sans parvenir à notre but; j'appris seulement, en suivant ces côtes, que j'avois été autrefois dans l'erreur, en croyant que la terre que je découvrois étoit le Continent. C'étoit une Isle fort longue, ou plutôt une longue suite d'Isles situées vis-à-vis du grand espace qu'occupe l'embouchure de ce fleuve. Les Sauvages qui abordoient de tems en tems à mon Isle, n'étoient pas proprement des *Caribes*, mais des insulaires, & d'autres Barbares qui habitoient les lieux les plus proches de moi. Je visitai en vain, comme j'ai dit, plusieurs de ces Isles; j'en trouvai quelques-unes habitées & d'autres désertes. Dans une, entr'autres, je vis quelques Espagnols; & je crus d'abord que c'étoient ceux que j'avois fait venir dans mes *Domaines*; mais en leur parlant je sçus qu'ils avoient près de-là une petite chaloupe dans une petite Baye, & qu'ils étoient verus là pour aller chercher du sel, & quelques huîtres à perles: en un mot, j'appris qu'ils



n'étoient point de mes sujets, & qu'ils appartenoient à l'Isle de la *Trinité*, qui est plus du côté du Nord, de dix ou onze degrés de latitude.

Enfin allant d'une Isle à l'autre, tantôt avec le Vaisseau, & tantôt avec la chaloupe du Vaisseau François, qui étoit parfaitement bonne, & qu'on nous avoit cédée avec plaisir, je vins au côté méridional de mon Isle, & d'abord j'en connus toute la figure. Je mis aussi-tôt mon Vaisseau à l'ancre dans une Rade sûre vis-à-vis de la petite Baye, près de laquelle étoit mon ancienne habitation.

Dès que j'eus fait cette découverte, j'appellai *Vendredi*, & je lui demandai s'il sçavoit où il étoit. Il se mit à regarder fixement pendant quelque tems, & puis frappant de joie ses mains l'une contre l'autre, il s'écria : *oui, oui, oh ! voilà, oh ! voilà !* & montrant du doigt mon Château, il commença à chanter & à faire des gambades comme un fou : j'avois même bien de la peine à l'empêcher de sauter dans la mer, & d'aller à terre à la nage.

*Eh bien ? Vendredi*, lui dis-je, *qu'en dis-tu ? trouverons-nous quelqu'un ou non ? ton pere y sera-t-il ?* Au nom de son pere, le pauvre garçon, dont le cœur étoit si sensible, parut tout troublé, & je vis les larmes

mes couler de ses yeux en abondance. *Qu'y a-t'il donc, Vendredi*, lui dis-je ? *es-tu affligé parce qu'il y a apparence que tu verras ton pere ?* Non, non, répondit-il, *en secouant la tête*, moi ne le voir plus, *ja-* mais le voir plus. *Eh ! que sçais-tu, mon enfant ?* lui dis-je. Oh ! *repartit-il*, lui mort long-tems, lui beaucoup vieux homme. *La chose n'est pas encore sûre*, lui dis-je : *mais enfin crois-tu que nous trouverons quelqu'autre de nos gens ?* Il avoit sans doute les yeux meilleurs que moi ; car quoique nous fussions à une demi-lieue de terre, montrant du doigt la colline qui étoit au-dessus de mon Château, il s'écria : *moi voir, moi voir, moi voir beaucoup d'hommes, là, là, & là.* Je tournai les yeux vers cet endroit ; mais je ne vis rien, pas même par ma lunette d'approche ; ce qui venoit probablement de ce que je ne l'avois pas dirigée avec justesse. Il ne laissoit pas d'avoir raison, comme je compris le lendemain en examinant la chose : ils avoient été cinq ou six en cet endroit pour voir le Vaisseau, ne sçachant qu'en penser.

Dès que *Vendredi* m'eut dit qu'il voyoit des gens, je fis mettre pavillon Anglois & tirer deux coups de canon, pour leur faire entendre que nous étions amis, & un demi-quart d'heure après nous vîmes une fumée



se lever du côté de la petite Baye. J'ordonnai en ce moment qu'on mit la chaloupe en mer avec un drapeau blanc en signe de paix, & prenant *Vendredi* avec moi, & le jeune Prêtre, je me fis mettre à terre. C'étoit ce Prêtre François dont j'ai déjà fait mention plusieurs fois. Je lui avois fait un récit exact de la manière dont j'avois vécu dans cette Isle, sans oublier aucune particularité tant par rapport à moi, qu'à l'égard de ceux que j'y avois laissés, & cette Histoire lui avoit donné une fort grande envie de m'accompagner. J'avois de plus seize hommes bien armés dans ma chaloupe, de peur de rencontrer quelques nouveaux hôtes qui ne fussent pas de mes Sujets; mais heureusement cette précaution se trouva peu nécessaire.

Comme nous allions vers le rivage dans le tems que la marée étoit presque haute, nous entrâmes tout droit dans ma petite Baye, & le premier homme sur lequel je fixai mes yeux, étoit l'Espagnol à qui j'avois sauvé la vie: j'en reconnus parfaitement bien les traits; pour son habit, j'en ferai la description dans la suite. J'ordonnai d'abord que tout le monde restât dans la chaloupe, & que personne ne me suivît à terre; mais il n'y eut pas moyen de retenir *Vendredi*. Ce tendre fils avoit découvert son père à

DE ROBINSON CRUSOÉ. 55  
une si grande distance des autres Espagnols, qu'il ne me fut pas possible de le voir; & il est certain que, si on avoit voulu l'empêcher d'aller à terre, il se seroit jetté dans la mer, pour y aller à la nage. A peine y avoit-il mis le pied, qu'il vola du côté du Sauvage avec la vitesse d'une flèche qu'un bras vigoureux fait sortir d'un arc. L'homme le plus ferme n'auroit pas pû s'empêcher de jeter quelques larmes en voyant les transports de joie où ce pauvre garçon s'abandonna en joignant son pere. Il l'embrassa, le baïsa, le prit entre ses bras pour le mettre à terre sur le tronc d'un arbre, le regarda fixement pendant plus d'un quart d'heure, comme un homme qui considère avec étonnement un tableau extraordinaire; ensuite il se mit à terre auprès de lui, le baïsa de nouveau, se remit sur ses pieds; & continua à le regarder avec attention, comme s'il étoit enchanté de le voir.

Le lendemain ses tendres extravagances prirent un autre cours. Il se promena avec lui plusieurs heures sur le rivage, en le tenant par la main, comme si c'étoit une Demoiselle, & de tems en tems il lui alloit chercher quelque chose dans la chaloupe, tantôt un morceau de sucre, tantôt un verre de liqueur, & tantôt un biscuit; enfin tout ce qu'il croyoit capable de faire plaisir au bon Vieillard.



L'après-dinée il s'y prit encore d'une nouvelle manière : il mit le bon-homme à terre, & commença à danser autour de lui avec mille postures, l'une plus burlesque que l'autre, & en même tems il lui parloit, & lui racontoit pour le divertir quelques particularités de ses voyages. En un mot, si la même tendresse filiale pouvoit être trouvée parmi les Chrétiens, on pourroit dire en quelque sorte qu'il n'y a rien de plus inutile que le quatrième Commandement.

Mais laissant là toute digression, j'en viens à la manière dont je fus reçu par les Habitans de l'Isle. Je n'aurois jamais fait, si je voulois raconter en détail toutes les civilités que me firent les Espagnols. Le premier, que je reconnoissois parfaitement bien ; comme j'ai déjà dit, s'approcha de la chaloupe portant un drapeau de paix, & accompagné d'un de ses compatriotes. Non-seulement il ne me reconnut pas d'abord, mais il n'avoit pas seulement la pensée que ce pût être moi, avant que je lui eusse parlé. *Comment !* *Seignor*, lui dis-je d'abord en Portugais, *vous ne me reconnoissez pas ?* Il ne me répondit pas un mot ; mais donnant son fusil à son compagnon, il ouvrit les bras, & vint m'embrasser, en disant plusieurs choses en Espagnol dont je n'entendois qu'une partie. Il me serra

entre ses bras, & me demanda mille pardons de n'avoir pas reconnu ce visage qu'il avoit considéré autrefois comme celui d'un Ange envoyé du ciel pour lui sauver la vie. Il disoit encore un grand nombre d'autres belles choses, que la politesse Espagnole fournissoit à son cœur véritablement reconnoissant ; & ensuite se tournant vers son compagnon, il lui ordonna de faire venir toute la bande. Il me demanda si j'avois envie de me promener vers mon Château, afin qu'il eût le plaisir de m'en remettre en possession, sans avoir la satisfaction pourtant de m'y montrer les augmentations & les embellissemens où je devois naturellement m'attendre.

Je le voulus bien ; mais il me fut aussi impossible de trouver ma demeure, que si je n'y avois jamais été. Ils avoient planté un si grand nombre d'arbres, ils les avoient arrangés d'une manière si bizarre, & les avoient placés si près l'un de l'autre, qu'étant extrêmement crûs pendant les dix années de mon absence, ils rendoient mon Château absolument inaccessible. On n'en pouvoit approcher que par des chemins si tortueux, que c'étoit un vrai labyrinthe pour tout autre que pour les habitans.

Quand je lui demandai, quelle raison l'avoit porté à faire tant de fortifications ;



il me dit que j'en verrois assez la nécessité, quand il m'auroit donné un détail de tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des Espagnols dans mon Isle. » Quoiqu'alors, pour » suivit-il, je fusse dans une grande consternation de votre départ, je ne laissai pas » d'être charmé de votre bonheur, qui » vous avoit procuré si à propos un bon Navire pour vous tirer de ce désert. J'ai eu » fort souvent, continua-t-il, certains mouvements dans l'esprit qui me persuadoient » que vous y reviendriez un jour. Mais je » dois avouer, que rien ne m'est jamais arrivé dans tout le cours de ma vie de plus » triste, & de plus mortifiant, que d'apprendre votre départ, quand j'ai conduit » ici mes compatriotes.

Il me dit encore, qu'il avoit une longue histoire à nous conter, touchant les trois Barbares que j'avois laissés dans l'Isle. Il entendoit par-là les trois Matelots séditionnaires, & il m'assura que les Espagnols s'étoient trouvés moins à leur aise avec eux, qu'avec les Sauvages, parmi lesquels ils avoient mené une si triste vie, excepté que les premiers étoient moins à craindre à cause de leur petit nombre. » Mais, dit-il, en faisant le signe de la Croix, s'ils avoient » été plus nombreux, il y a du tems que nous serions dans le Purgatoire. J'espere

» re, Monsieur, ajouta-t-il, que vous apprendrez sans chagrin, qu'une nécessité absolue, & le soin de notre propre conservation, nous a forcés à les défaire, & à nous les assujettir. Vous nous donnerez cette action assurément, quand vous sçavez que non-seulement ils ont voulu être nos maîtres, mais encore nos meurtriers. » Je lui répondis que j'avois déjà craindre tout de la scélératesse de ces drôles en quittant l'Isle, & que j'aurois fort souhaité de le voir auparavant de retourner avec ses compagnons, & de les mettre en possession de l'Isle, en leur soumettant les Anglois, comme ils ne l'avoient que trop mérité; que j'étois ravi qu'il y avoit songé pour moi, bien loin d'y trouver à redire, & que je ne sçavois que trop que c'étoient des coquins opiniâtres, incorrigibles, & capables de toutes sortes de crimes.

Pendant ce discours nous vîmes approcher l'homme qu'il avoit envoyé pour avertir ses compagnons de mon arrivée. Il étoit suivi d'onze Espagnols, qu'à leur habillement il étoit impossible de prendre pour tels. Il commença par nous faire connoître les uns aux autres; il se tourna d'abord de mon côté en me disant: *Monsieur, voilà quelques-uns de ces Gentilshommes qui vous sont redevables de la vie: & ensuite il leur*



dit qui j'étois, & quelle obligation ils m'avoient. Là-dessus ils s'approchèrent tous l'un après l'autre, non comme une troupe de simples Matelots qui voudroient faire connoissance avec un homme de mer comme eux, mais comme des Ambassadeurs pour haranguer un Monarque, ou un Conquérant. Toutes leurs manieres étoient obligantes & polies, avec un noble mélange de gravité majestueuse, qui donnoit un air de bienfaisance & de grandeur à leur soumission même. Je puis protester qu'ils sçavoient beaucoup mieux leur monde que moi, & que j'étois fort embarrassé sur la maniere de recevoir leurs complimens, bien loin de me sentir en état de leur rendre la pareille.

L'histoire de leur arrivée & de leur conduite dans l'Isle est tellement remarquable; il y a tant d'incidens qui ont de la liaison avec ce que j'ai rapporté dans ma premiere Partie, que je ne sçaurois m'empêcher de la donner ici toute entiere avec toutes les particularités, qui me paroissent extraordinairement intéressantes.

Je m'en vais en lier tous les faits, autant que ma mémoire me le permettra, d'une maniere historique, sans troubler davantage la tête du Lecteur d'un nombre infini de *dis-je, dit-il, répartis-je, répondit-il*, qui ne font que faire languir la narration.

Pour le faire succinctement & clairement, il faut que je fasse quelques pas en arriere, & que je rappelle au souvenir du Lecteur des circonstances dans lesquelles se trouverent ces gens à mon départ de l'Isle. On n'aura pas oublié peut-être que j'avois envoyé un Espagnol, & le pere de *Vendredi*, que j'avois sauvés tous deux des dents des *Cannibales*, pour aller dans un grand canot chercher dans le continent les autres Espagnols, & pour les transporter dans l'Isle, afin de les tirer du triste état où ils étoient, & de trouver avec eux le moyen de revenir parmi les Chrétiens.

Dans ce tems-là je n'avois pas plus de raisons pour m'attendre à ma délivrance, que je n'en avois, vingt ans auparavant, de voir la moindre apparence de l'arrivée d'un Vaisseau Anglois, par le moyen duquel je pusse me tirer de ma triste situation. Par conséquent, lorsque mes gens revinrent, ils ne purent qu'être extraordinairement étonnés en voyant que je m'en étois allé, & que j'avois laissé dans l'Isle trois Etrangers en possession de tout ce qui m'appartenoit: leur surprise fut d'autant plus grande, qu'ils s'attendoient à le partager avec moi.

Pour le voyage qu'avoit fait mon Espagnol avec le pere de *Vendredi*, il me dit qu'il n'y avoit rien de fort particulier, le



tems s'étant trouvé fort doux & la mer calme. Ses compagnons, comme il est aisé de croire, furent charmés de le revoir; aussi étoit-il le principal d'entr'eux, & leur Commandant, depuis que le Capitaine du Vaisseau dans lequel ils avoient fait naufrage, étoit mort. Ils furent d'autant plus surpris de le voir, qu'ils sçavoient qu'il étoit tombé entre les mains des Sauvages, & qu'ils supposoient qu'il en avoit été dévoré, selon leur affreuse coutume.

L'histoire qu'il leur fit de sa délivrance, & de la manière dont je l'avois pourvu, pour les transporter commodément, leur parut en songe: leur étonnement étoit semblable, à ce qu'ils m'ont dit ensuite, à celui des fils de Jacob, quand Joseph se fit connaître à eux, & leur raconta son élévation dans la Cour du Roi d'Egypte. Mais lorsqu'il leur montra les provisions qu'il leur apportoit pour le voyage, les armes, la poudre & le plomb, ils furent tirés de leur surprise; ils formerent une idée juste de leur fort, & firent tous les préparatifs nécessaires pour passer dans mon Île.

Leur premier soin fut d'avoir des canots, & étant obligés de passer les bornes de la probité, en trompant leurs amis les Sauvages, ils leur emprunterent deux grandes barques sous prétexte d'aller se divertir en mer, ou d'aller à la pêche.

C'est dans ces canots qu'ils s'embarquèrent le lendemain. Il ne leur falloit pas beaucoup de tems pour emballer leurs richesses, n'ayant ni bagage, ni habits, ni vivres, ni rien en un mot que ce qu'ils avoient sur le corps, & quelques racines, dont ils étoient accoutumés de se servir au lieu de pain.

Mes deux Envoyés ne furent absents en tout que pendant trois semaines, & dans cet intervalle je trouvai l'occasion de me tirer de l'Île, comme j'ai rapporté au long dans ma première Partie, laissant mon domaine en proie à trois scélérats, les plus effrontés, les plus déterminés, & les plus difficiles à ménager qu'on auroit pu trouver dans tout le monde. Mes Espagnols ne s'en apperçurent que trop à leurs dépens.

La seule chose équitable que firent ces coquins, ce fut de donner d'abord ma lettre aux Espagnols, & de leur mettre mes provisions entre les mains, comme je leur avois ordonné. Ils leur remirent encore un grand écrit très-circonstancié, contenant mes directions sur la manière dont j'avois songé à ma subsistance & à mes commodités, pendant mon séjour dans l'Île. Il contenoit la manière dont j'avois fait mon pain, élevé mes chèvres apprivoisées, semé mon bled,



fêché mes raisins, fait mes pots ; en un mot, toute ma conduite dans cette déplorable situation.

Non-seulement ils livrerent cet écrit aux Espagnols, dont deux sçavoient assez d'Anglois pour en profiter, mais ils leur donnerent toutes sortes de secours ; & dans le commencement il regna entre mes deux Peuples une assez grande union. Ils partagerent d'abord avec eux mon Château, & vivoient en freres avec les Espagnols, dont le Chef avoit déjà une idée de ma maniere de vivre ; ce qui le rendoit capable de ménager toutes les affaires de la Colonie avec le secours du pere de *Vendredi*.

Pour les Anglois, ils étoient trop grands Seigneurs pour se mêler d'une occupation si basse ; ils ne songeoient qu'à parcourir l'Isle, à tuer des perroquets, & à tourner des tortues ; & quand le soir ils revenoient au logis, ils trouvoient le souper tout prêt, graces aux soins des Espagnols.

Ceux-ci s'en feroient fort consolés, si les autres avoient seulement voulu les laisser en repos ; mais ils n'étoient pas gens à vivre long-tems en paix : ils n'avoient pas la moindre envie de songer au bien de cette petite République, & ils ne vouloient pas souffrir que les autres les déchargeassent de ce soin, semblables au chien du

Jardinier, qui ne vouloit pas manger lui-même, ni permettre que les autres mangeassent.

Leurs différends, d'abord peu considérables, ne valent pas la peine d'être rapportés ; mais tout d'un coup la scélératesse de mes coquins éclata le plus extraordinairement qu'il est possible d'imaginer. Ils se mirent à faire une guerre ouverte aux Espagnols avec toute l'insolence imaginable, d'une maniere contraire à la raison, à leur intérêt, à la justice, & même au sens commun, n'ayant pas seulement le moindre prétexte pour pallier la brutalité de leur conduite. Il est vrai que je n'en ai sçu d'abord toutes les particularités que des Espagnols, qui étoient, pour ainsi dire, leurs accusateurs, & dont le témoignage pouvoit être suspect ; cependant quand j'eus le loisir de les examiner sur tous les points de l'accusation, ils n'en osèrent nier un seul.

Mais avant que d'aller plus loin, il faut que je supplée ici à une négligence, dont j'ai été coupable dans ma premiere Partie, en oubliant d'instruire le Lecteur d'une particularité qui a une grande liaison avec ce qui va suivre. Voici ce que c'est.

Dans le moment que nous allions lever l'ancre pour quitter mon Isle, il arriva une petite querelle dans le Vaisseau Anglois,



& il étoit fort à craindre que l'équipage n'en vint à une seconde sédition.

La chose en seroit venue-là peut-être, si le Capitaine, s'animant de tout son courage, & assisté de moi & de ses autres amis, n'avoit pris par force deux des plus opiniâtres, & s'il ne les avoit fait mettre dans les fers en les menaçant comme des rebelles qui retomboient une seconde fois dans le même crime, & qui excitoient les autres par leurs discours séditieux, de les tenir en prison jusqu'à ce qu'il les fit pendre en Angleterre.

Quoique le Capitaine n'eût pas cette intention, il effraya par-là plusieurs Matelots coupables de la première mutinerie, & ils persuaderent à tout le reste qu'on les amusoit seulement par de bonnes paroles, mais qu'on les mettroit entre les mains de la Justice dans le premier Port de l'Angleterre où le Vaisseau entreroit.

Le Contre-Maitre en eut le vent, & nous en avertit; sur quoi il fut résolu, que moi qui passois toujours pour un homme de conséquence, j'irois leur parler avec le Contre-Maitre, & que je les assurerois que, s'ils se comportoient bien pendant le reste du voyage, il ne seroit jamais parlé du passé. Je m'acquittai de cette commission, & je leur donnai ma parole d'honneur,

qu'ils n'avoient rien à craindre du ressentiment du Capitaine. Ce procédé les apaisa, sur-tout quand ils virent relâchés à mon intercession les deux mutins à qui on avoit mis les fers aux pieds.

Cependant cette affaire nous empêcha de faire voile pendant cette nuit, & le vent s'étant abattu, nous fûmes le lendemain que les prisonniers qu'on avoit relâchés avoient volé chacun un mousquet, & quelques autres armes, comme aussi apparemment de quoi tirer, & que s'étant glissés dans la pinace, ils s'étoient sauvés à terre pour se joindre aux autres mutins, leurs dignes compagnons.

Dès que nous eûmes fait cette découverte, je fis mettre la chaloupe en mer, avec le Contre-Maitre & douze hommes, pour chercher ces coquins; mais ils ne se trouverent pas non plus que les trois autres; car ils avoient tous fui ensemble dans les bois, dès qu'ils avoient vû approcher la chaloupe.

Le Contre-Maitre étoit sur le point de les punir une fois pour toutes, de leurs mauvaises actions, en détruisant la plantation, & en brûlant tout ce qui pouvoit les faire subsister; mais n'osant pas le faire sans ordre, il laissa tout dans l'état où il l'avoit trouvé, & se contenta de revenir au Vaisseau en ramenant la pinace.



Par cette nouvelle recrue le nombre des Anglois dans l'Isle montoit jusqu'à cinq ; mais les trois premiers étoient si supérieurs en méchanceté aux nouveaux venus , qu'après avoir vécu deux jours avec eux , ils les chassèrent de la maison pour aller pourvoir à leur propre subsistance , & pendant quelque tems ils poussèrent la dureté jusqu'à leur refuser la moindre nourriture. Tout cela se passa avant l'arrivée des Espagnols.

Quand ceux-ci furent venus dans l'Isle , ils firent tous leurs efforts pour porter ces trois bêtes féroces à se réconcilier avec leurs compatriotes , & à les reprendre dans leur demeure , pour faire une seule famille ensemble ; mais ces scélérats ne voulurent pas seulement en entendre parler.

Ainsi les deux malheureux furent forcés de faire bande à part ; & voyant qu'il n'y avoit que l'industrie & l'application capables de les faire subsister à leur aise , ils établirent leur demeure dans la partie septentrionale de l'Isle , mais un peu du côté de l'Ouest , de peur des Sauvages , qui d'ordinaire débarquoient dans l'Isle du côté de l'Est.

C'est-là qu'ils construisirent deux cabanes , l'une pour eux , & l'autre pour leur magasin ; & les Espagnols leur ayant donné du bled pour semer , & une partie des

pots que je leur avois laissés , ils se mirent à creuser , à planter , & à faire des enclos d'après le modele que je leur avois prescrit ; & dans peu de tems ils se trouverent dans une condition assez supportable. Quoiqu'ils n'eussent d'abordensemencé qu'une très-petite terre , ils eurent assez de bled pour avoir du pain ; & comme un des deux avoit été second cuisinier dans le Vaisseau , il étoit fort habile à faire des soupes , des *Puddings* , & d'autres mets , autant que leur riz , leur lait , & leur viande pouvoient y fournir.

Ils étoient dans cette situation , quand les trois coquins , dont j'ai parlé , les vinrent insulter , uniquement pour se divertir. Ils leur dirent que c'étoit à eux que l'Isle appartenoit , & que le Gouverneur leur en avoit donné la possession ; que personne n'y avoit le moindre droit qu'eux , & qu'ils ne bâtiroient point de maison sur leur terrain , à moins que de leur en payer les rentes , ou que le diable y auroit part.

Les pauvres gens s'imaginèrent d'abord qu'ils vouloient railler : ils leur demandèrent s'ils vouloient entrer , pour voir à leur aise les beaux Palais qu'ils avoient bâtis , & pour s'expliquer sur les rentes qu'ils demandoient. L'un , voulant badiner à son tour , leur dit que , s'ils étoient les maîtres



du terrain , il espéroit que , s'ils faisoient valoir leurs terres comme il faut , ils voudroient bien leur accorder quelques années de franchise , à l'exemple des autres Seigneurs , & il les pria de faire venir un Notaire pour dresser le contrat. Un de mes trois marauds , en jurant & en blasphémant , répondit qu'ils alloient voir si tout ceci n'étoit qu'une raillerie , & s'approchant d'un feu que ces bonnes gens avoient fait pour apprêter le diner , il prend un tison , le jette dans une des cabanes , & y met le feu. Elle auroit été toute consumée , si un des propriétaires n'avoit couru à ce coquin , ne l'avoit éloigné par force de sa pauvre hutte , & n'avoit éteint le feu en marchant dessus : encore eut-il bien de la peine à y réussir.

Ce scélérat étoit dans une telle rage en voyant le mauvais succès de sa barbarie , qu'il s'avança sur celui qui en étoit la cause , avec une perche qu'il tenoit dans la main , dont il l'auroit assommé , si celui-ci n'avoit évité le coup adroitement. Son compagnon voyant le danger où il étoit , vint d'abord à son secours. Ils saisirent chacun un fusil , & celui qui avoit été attaqué le premier jetta son ennemi à terre d'un coup de crosse , avant que les deux autres scélérats fussent à portée ; & voyant les autres deux se pré-

parer à les insulter , ils se joignirent , & leur présentant les bouts de leurs fusils , ils les menacerent de leur mettre la bourre dans le ventre , s'ils ne se retiroient.

Les autres avoient des armes à feu : mais un des honnêtes gens , plus hardi que son camarade , & désespéré par le danger où il se trouvoit , leur dit que , s'ils faisoient la moindre mine de les coucher en joue , ils étoient morts , & leur commanda , avec fermeté , de mettre bas les armes. Ils n'en firent rien ; mais voyant les autres si déterminés , ils en vinrent à une capitulation , & consentirent à s'en aller , pourvu qu'on leur laissât emporter leur compagnon blessé. Il l'étoit effectivement , & dangereusement même ; mais c'étoit sa propre faute. On peut dire que les deux attaqués , voyant leur avantage , avoient eu tort de ne les pas désarmer réellement , comme ils étoient les maîtres de le faire , & de ne pas aller ensuite raconter toute leur aventure aux Espagnols. Car dans la suite les trois malheureux ne songerent qu'à avoir leur revanche , & ils le dissimulerent si peu , qu'ils ne voyoient jamais les autres sans les en menacer.

Ils les persécuterent nuit & jour , & à différentes reprises ils foulèrent aux pieds leur bled , tuaient à coups de fusil trois



boucs & une chèvre que ces pauvres gens élevoient pour leur subsistance ; en un mot, ils les traitèrent avec tant de cruauté & de barbarie , que ceux-ci , poussés à bout , prirent la résolution désespérée de les combattre à la première occasion. Dans ce dessein , ils prirent le parti d'aller au Château où les trois coquins demeuroient avec les Espagnols , & de leur livrer le combat en honnêtes gens , en présence des Etrangers.

Pour exécuter cette entreprise , ils se leverent un matin avant le jour , & s'étant approchés du Château , ils se mirent à appeler les trois scélérats par leur nom , & dirent à un Espagnol , qui leur répondit , qu'ils avoient à leur parler en particulier.

Il étoit arrivé justement , le jour auparavant , que deux Espagnols avoient rencontré dans le bois un de ces Anglois honnêtes gens , & qu'ils avoient entendu de terribles plaintes sur les affronts & les dommages qu'ils avoient reçus de leurs barbares compatriotes , qui avoient ruiné leur plantation , détruit leur moisson , & tué leur bétail ; ce qui étoit capable de les faire mourir de faim , si les Espagnols ne les secouroient.

Ces derniers étant de retour au logis , & se trouvant à table avec les scélérats , prirent la liberté de les censurer , quoique d'une

d'une manière douce & honnête. L'un d'eux leur demanda comment ils pouvoient être si cruels & si inhumains à l'égard de leurs pauvres compatriotes , qui ne les avoient jamais offensés , & qui ne songeoient qu'à trouver , par leur industrie , de quoi subsister ; quelle raison ils pouvoient avoir pour leur en ôter les moyens qui leur avoient coûté des travaux si fatigans ?

Un des Anglois répliqua brusquement , que ces gens n'avoient rien à faire dans l'Isle , qu'ils y étoient venus sans permission , que la terre ne leur appartenait pas , & qu'il ne souffriroit absolument pas qu'ils y bâtissent , ou qu'ils y fissent des plantations. *Mais , Seigneur Anglois , dit l'Espagnol d'un ton fort modéré , ils ne doivent pas mourir de faim. « Qu'ils meurent de faim , » & qu'ils aillent à tous les diables , » répondit l'Anglois , comme un vrai barbare : ils ne bâtiront ni ne planteront point ici. « Que voulez-vous donc qu'ils fassent , Seigneur Anglois , répliqua cet honnête homme ? « Ce que je veux qu'ils fassent , dit l'autre animal féroce , qu'ils soient nos esclaves , & qu'ils travaillent pour nous. » Mais quelle raison avez-vous pour attendre cette soumission d'eux ? Vous ne les avez pas achetés de votre argent , & vous n'avez pas le moindre droit*



de les réduire à l'esclavage. Le même coquin lui répondit, que l'isle leur appartenait à eux trois, que le Gouverneur la leur avoit laissée, & que personne n'y avoit la moindre chose à dire qu'eux : que, pour le faire voir, ils alloient brûler les huttes de leurs ennemis, & que, quelque chose qu'il pût arriver, ils n'y souffriroient ni leurs cabanes, ni leurs plantations.

*S'il est ainsi, Seigneur, dit l'Espagnol, nous devrions être vos esclaves aussi.* « Vous avez raison, *répliqua l'impudent coquin ;* nous comptons bien là-dessus, & vous vous en appercevrez bientôt. » Cet insolent discours étoit relevé par une centaine d'imprécations placées éloquentement dans les endroits les plus convenables. L'Espagnol se contenta d'y répondre par un souris moqueur, & ne daigna pas seulement lui dire le moindre mot.

Cette conversation cependant avoit échauffé la bile à ces coquins, & se levant avec fureur, l'un d'entr'eux ( nommé Guillaume Atkins ) dit aux autres : *Allons ; morbleu, finissons avec ces chiens-là ; démolissons leur château, & ne souffrons pas qu'ils tranchent du maître dans nos Domaines.*

Là-dessus ils s'en allerent tous trois, chacun armé d'un fusil, d'un pistolet, & d'un

fabre, en disant à demi-bas mille choses insolentes sur la manière dont ils espéroient de traiter les Espagnols à leur tour, dès qu'ils en trouveroient l'occasion. Mais ceux-ci ne les entendirent qu'imparfaitement : ils parurent juger seulement qu'ils les menaçoient pour avoir pris le parti des Anglois honnêtes gens.

On ne sçait pas trop bien ce qu'ils firent pendant toute cette nuit ; mais il est apparent qu'ils parcoururent tout le pays pendant quelques heures, & qu'enfin fatigués, ils s'étoient mis à dormir dans l'endroit que j'appellois autrefois ma maison de campagne, sans s'éveiller d'assez bon matin pour exécuter leurs projets abominables.

On sçut après que leur but avoit été de surprendre les deux Anglois dans le sommeil, de mettre le feu à leur cabane pendant qu'ils y feroient couchés, & de les brûler, ou de les tuer lorsqu'ils voudroient en sortir pour éviter le feu. La malignité dort rarement d'un profond sommeil, & je m'étonne qu'ils n'eurent pas la force de se tenir éveillés pour exécuter leur barbare dessein.

Cependant les autres ayant en même tems résolu une entreprise contre eux, mais plus digne de braves gens que l'incendie & le meurtre, il arriva fort heureusement



pour les uns & pour les autres , que ceux de la cabane étoient déjà en chemin avant que ces coquins sanguinaires vinssent à leur demeure.

: Quand ils y arriverent , ils trouverent la hutte vuide. Atkins, qui étoit le plus déterminé , cria à ses camarades : *Voici le nid, mais les oiseaux s'en sont envolés ; que le diable les emporte.* Là-dessus ils s'arrêtèrent pendant quelques instans pour deviner la raison qui pouvoit avoir obligé leurs ennemis de fortir de si bonne heure , & ils convinrent tous que les Espagnols devoient leur avoir donné connoissance du danger où ils alloient être exposés. Après cette conjecture ils se donnerent la main tous trois , & s'engagerent par des sermens horribles , à se venger de ceux qui les avoient trahis. Immédiatement après , ils se mirent à travailler sur les huttes des pauvres Anglois , ils les abattirent toutes deux , & n'en laissèrent pas une piece entiere ; de maniere qu'à peine pouvoit-on connoître la place où elles avoient été ; ils en réduisirent , pour ainsi dire , en poussiere tous les meubles , & en répandirent tellement les débris au long & au large , qu'ensuite ses bonnes gens trouverent plusieurs de leurs ustensiles à une demi - lieue de leur habitation.

Après cette expédition , ils arracherent tous les arbres que leurs ennemis avoient plantés , briserent l'enclos dans lequel ils tenoient leur bétail & leur bled ; en un mot , ils saccagerent tout aussi parfaitement qu'auroit pû faire une Horde de Tartares.

Pendant ce bel exploit les deux Anglois étoient allés pour les chercher , & pour les combattre par-tout où ils les trouveroient ; & quoiqu'ils ne fussent que deux contre trois , il est certain qu'il y auroit eu du sang répandu ; car ils étoient tous également déterminés , & incapables de s'épargner en aucune maniere.

Mais la Providence fut plus soigneuse de les séparer , qu'ils n'étoient ardents à se joindre ; car comme ils avoient voulu se croiser à dessein , lorsque les trois étoient allés du côté des huttes , les deux marchèrent du côté du Château ; & lorsque ces derniers se furent mis en chemin pour les chercher , les trois étoient revenus du côté de la vieille demeure. Nous allons voir dans le moment la différence qu'il y eut dans le procédé des uns & des autres.

Les trois revinrent vers les Espagnols la fureur peinte sur le visage , & échauffés de l'expédition qu'ils avoient faite avec tant d'animosité : ils se vanterent hautement de leur action , comme si elle avoit été la



plus héroïque du monde. Et l'un d'entr'eux avançant sur un des Espagnols, d'un air arrogant, il lui saisit le chapeau, & le lui faisant pirouetter sur la tête, il lui dit insolument, en lui riant au nez : *Et vous, Seigneur, nous vous donnerons la même sauce, si vous n'avez pas soin d'avoir plus de respect pour nous.*

L'Espagnol, quoique doux & fort honnête, étoit un homme aussi courageux qu'on puisse l'être; d'ailleurs il étoit adroit & robuste au suprême degré. Après avoir regardé fixement celui qui venoit de l'insulter avec si peu de raison, il alla vers lui d'un pas fort grave, & du premier coup de poing il le jeta à terre, comme un bœuf qu'on assomme; sur quoi un autre Anglois, aussi insolent que le premier, lui tira un coup de pistolet. Il ne le tua pourtant pas, les balles passèrent au travers de ses cheveux, mais l'une lui toucha le bout de l'oreille, & le fit saigner beaucoup.

L'Espagnol voyant couler son sang abondamment, crut être blessé plus dangereusement qu'il n'étoit; & quoique jusquelà il eût agi avec toute la modération possible, il commença à s'échauffer, & crut qu'il étoit tems de montrer à ces scélérats qu'ils avoient tort de se jouer à d'aussi braves gens qu'eux : il arracha le fusil à celui qu'il

avoit jetté à terre, & il alloit faire sauter la cervelle au coquin qui l'avoit voulu tuer, quand les autres Espagnols se montrant, le prièrent de ne point tirer, & se jettant sur mes drôles les désarmèrent, & les mirent hors d'état de leur nuire.

Quand ces marauds se virent sans armes, & les Espagnols autant animés contre eux que les Anglois, ils commencèrent à mettre de l'eau dans leur vin, & à les prier avec assez de douceur de leur rendre leurs armes. Mais considérant l'inimitié qu'il y avoit entr'eux & les deux habitans des huttes, & persuadés que le meilleur moyen d'empêcher qu'ils n'en vinssent aux mains ensemble, étoit de laisser ceux-ci désarmés, ils leur dirent qu'ils n'avoient point intention de leur faire le moindre mal, & qu'ils continueroient à leur donner toute sorte d'assistance, s'ils vouloient vivre paisiblement; mais qu'ils ne trouvoient pas à propos de leur rendre leurs armes, pendant qu'ils étoient animés contre leurs propres compatriotes, & qu'ils avoient même déclaré ouvertement leur dessein de faire tous les Espagnols esclaves.

Ces gens abominables, hors d'état d'entendre raison & d'agir raisonnablement, voyant qu'on leur refusoit leurs armes, sortirent de cet endroit la rage dans le cœur, & menaçant qu'ils sçauroient bien se ven-



ger des Espagnols, quoiqu'on leur eût ôté leurs armes à feu. Mais ceux-ci méprisant leurs bravades, leur dirent de prendre garde à ne rien entreprendre contre leurs plantations, & contre leur bétail; que s'ils étoient assez hardis pour le faire, ils les tueroient comme des bêtes féroces par-tout où ils les trouveroient; & que si après une telle hostilité ils tomboient vifs entre leurs mains, ils les pendroient sans quartier.

Ces menaces ne leur firent rien rabattre de leur fureur; & ils s'en allerent jettant feu & flâme, & jurant de la maniere du monde la plus terrible.

A peine les avoit-on perdus de vûe, que voilà nos deux autres, tout aussi enragés qu'eux, mais à bien plus juste titre; car ayant été à leur plantation, & la voyant détruite de fond en comble, ils avoient de justes raisons pour s'emporter contre leurs barbares ennemis. Ils ne trouverent que difficilement le tems de raconter leur malheur aux Espagnols, tant ceux-ci s'empressoient de les informer de leur propre aventure. Il faut avouer que c'étoit une chose très-extraordinaire de voir ainsi trois insolens insulter dix-neuf braves gens sans recevoir la moindre punition.

Il est vrai que les Espagnols les méprisoient, sur-tout après les avoir défarinés

DE ROBINSON CRUSOÉ. 81  
& rendu par-là leurs menaces vaines. Mais les Anglois étoient plus animés, & résolurent d'en tirer vengeance, quoi qu'il en put arriver.

Cependant les Espagnols les appaisèrent, en leur disant, que puisqu'ils leur avoient ôté leurs armes, ils ne pouvoient pas permettre qu'on les attaquât, & qu'on les tuât à coups de fusil. De plus, l'Espagnol qui étoit alors comme Gouverneur de l'Isle, les assura qu'il leur procureroit une satisfaction entiere. Car, dit-il, il ne faut pas douter qu'ils ne reviennent à nous quand leur fureur aura eu le tems de se ralentir, puisqu'ils ne sçauroient subsister sans notre secours, & nous vous promettons en ce cas qu'ils vous satisferont, à condition que de votre côté vous vous engagiez à n'exercer aucune violence contre eux, que pour votre propre défense.

Les deux Anglois s'y accorderent, mais avec beaucoup de peine: les Espagnols leur protesterent qu'ils n'avoient point d'autre but que d'empêcher l'effusion du sang parmi eux, & de les rendre tous plus heureux. » Car, dirent-ils, nous ne sommes pas si nombreux, qu'il n'y ait de la place ici » pour nous tous, & c'est une grande pitié, » que nous ne puissions être tous amis. » Ces paroles les adoucirent à la fin entiere-



ment : ils s'engagerent à tout ce que les Espagnols voulurent , & restèrent quelques jours avec eux à cause que leur propre habitation avoit été détruite.

Environ cinq jours après , les trois vagabonds , las de se promener & à moitié morts de faim , ne s'étant soutenus que par quelques œufs de tourterelles , revinrent vers le Château , & voyant le Commandant Espagnol avec deux autres se promenant sur le bord de la petite Baye , ils s'en approchèrent d'une manière assez soumise , & lui demandèrent en grace & avec humilité d'être reçus de nouveau dans la famille. Mon honnête homme d'Espagnol les reçut gracieusement : mais il leur dit qu'ils avoient agi avec leurs propres compatriotes d'une manière si grossière , & avec ses gens à lui d'une manière si brutale , qu'il lui étoit impossible d'accorder leur demande , sans délibérer là-dessus auparavant avec les Anglois & avec les autres Espagnols : qu'il alloit dans le moment leur en faire la proposition , & qu'il leur donneroit réponse dans une demi-heure. La faim leur fit paroître la condition d'attendre une demi-heure hors du Château extrêmement dure ; & n'en pouvant plus , ils supplièrent le Gouverneur de leur faire apporter un peu de pain ; ce qu'il fit : il leur envoya en même tems une grosse piece de chevreau

& un perroquet rôti ; & ils mangèrent tout avec un très-grand appétit.

Après avoir attendu le résultat de la délibération pendant la demi-heure stipulée , on les fit entrer , & il y eut une grande dispute entr'eux & leurs compatriotes qui les accusoient de la ruine totale de leur plantation , & du dessein de les assassiner. Comme ils s'en étoient vantés auparavant , ils ne purent pas le nier alors. Le Chef des Espagnols fit le médiateur , & comme il avoit porté les deux Anglois à ne point attaquer les trois autres , pendant qu'ils seroient désarmés & hors d'état de leur nuire , ainsi il obligea les trois scélérats d'aller rebâtir les cabanes ruinées , l'une précisément comme elle avoit été , & l'autre plus spacieuse ; à faire de nouveaux enclos , à planter de nouveaux arbres , à semer du bled pour remplir celui qu'ils avoient ruiné ; en un mot , à remettre tout dans l'état où ils l'avoient trouvé , autant qu'il leur étoit possible ; car il n'étoit pas faisable de suppléer exactement au bled qui étoit déjà fort avancé , & aux arbres qui avoient déjà commencé à croître considérablement.

Ils se soumirent à toutes ces conditions ; & comme on leur donnoit des vivres en abondance , ils commencèrent à vivre paisiblement , & toute la colonie étoit fort



unie. Il n'y manquoit rien , sinon qu'il étoit impossible de porter les trois vagabonds à travailler pour eux-mêmes.

Néanmoins les Espagnols furent assez obligeans pour leur déclarer que , pourvu qu'ils ne troublassent plus le repos de la société , & qu'ils voulussent prendre à cœur le bien général de la plantation , ils travailleroient pour eux avec plaisir , & qu'ils leur permettroient de se promener à leur fantaisie , d'être aussi fainéans qu'ils le trouveroient à propos. Tout alla parfaitement bien pendant un mois ou deux ; sur quoi les Espagnols furent assez bons de leur rendre leurs armes , & de leur donner la même liberté dont ils avoient joui auparavant.

Huit jours après cet acte de générosité de la part des Espagnols , ces scélérats , incapables de la moindre reconnaissance , recommencerent leurs insolences , & se mirent dans la tête le dessein du monde le plus affreux. Ils ne l'exécuterent pourtant pas alors , à cause d'un accident qui mit toute la colonie également en danger , & força les uns & les autres à renoncer à tout ressentiment particulier , pour songer à leur propre conservation.

Il arriva pendant une nuit que le Gouverneur ou le Chef des Espagnols ne put

fermer les yeux , de quelque côté qu'il se tournât. Il se portoit très-bien par rapport au corps , comme il m'a dit ; mais il se sentoît agité par des pensées tumultueuses , quoique parfaitement éveillé ; son cerveau étoit plein d'images de gens qui se battoient , & qui se tuoient les uns les autres. En un mot étant resté quelque tems au lit dans cette inquiétude , & sentant son agitation redoubler de plus en plus , il se leva. Comme ils étoient tous couchés sur des tas de peaux de chèvre , placées dans de petites couches qu'ils avoient dressées pour eux-mêmes , & non pas dans des branles comme moi , ils avoient peu de chose à faire pour se lever. Il ne leur falloit que se dresser sur leurs pieds , & mettre un juste-au-corps & leurs escarpins , & ils étoient en état de sortir & de vaquer à leurs affaires.

S'étant donc ainsi levé , l'Espagnol sortit , mais l'obscurité l'empêchoit de rien voir d'une manière distincte ; d'ailleurs il étoit empêché par des arbres que j'avois plantés , & qui , étant parvenus à une grande hauteur , lui barroient la vue ; de sorte qu'il ne pouvoit que regarder en haut & remarquer que le ciel étoit serein & parsemé d'étoiles. Il n'entendoit point le moindre bruit , & là-dessus il prit le parti de se recoucher. Mais c'étoit encore la même



chose ; il ne pouvoit ni dormir , ni se tranquilliser l'esprit ; il sentoit toujours son ame également troublée sans en appercevoir la moindre raison.

Ayant fait quelque bruit en se levant & en se recouchant , en sortant & en rentrant , un de ses gens s'éveilla , & demanda qui étoit celui qui faisoit du bruit : sur quoi le Gouverneur lui dépeignit la situation où il se trouvoit. Ecoutez donc , lui dit l'Espagnol ; de tels mouvemens ne sont pas à négliger , je vous en assure. Il y a certainement quelque malheur qui nous pënd sur la tête. Où sont les Anglois ? poursuivit-il. Il n'y a rien à craindre de ce côté-là , répondit le Gouverneur ; ils sont dans leurs huttes. Il est apparent que depuis leur dernière mutinerie les Espagnols s'étoient réservé mon Château , & qu'ils avoient logé les Anglois dans un quartier à part , d'où ils ne pouvoient pas venir à eux sans qu'ils y consentissent.

N'importe , répondit l'Espagnol ; il y a ici quelque chose qui ne va pas bien , j'en suis sûr par ma propre expérience. Je suis très-convaincu , ajouta-t-il , que nos esprits ont de la communication avec les esprits dégagés de la matiere qui habitent le monde invisible , & qu'ils en reçoivent des avertissemens avantageux , pourvu qu'ils s'en veuil-

lent servir. Allons , dit-il , sortons d'ici , examinons tout ; & si nous n'y trouvons rien qui puisse justifier vos appréhensions , je vous conterai une histoire fort convenable au sujet , & qui vous convaincra de la vérité de mon opinion.

En un mot , ils allerent ensemble sur la colline , d'où j'avois autrefois reconnu le pays en pareil cas en y montant par le moyen d'une échelle que je tirois après moi , afin de parvenir jusqu'au second étage. Comme ils étoient alors en grand nombre dans l'Isle , ils ne s'aviserent pas de toutes ces précautions , ils s'y en furent tout droit par le bois ; mais ils furent bien surpris en remarquant de cette hauteur une lumiere venant de quelque feu , & en entendant les voix de plusieurs hommes.

Dans toutes les occasions où j'avois vu les Sauvages débarquer dans mon Isle , j'avois pris tout le soin imaginable pour leur cacher que l'Isle étoit habitée ; & quand ils venoient à le découvrir , je le leur faisois sentir d'une maniere si rude , que ceux qui s'en échappoient n'en pouvoient pas donner un récit fort exact , & les seuls qui m'avoient vu , & qui s'en étoient allés en état de le raconter , étoient les trois Sauvages qui , dans notre dernière rencontre , s'étoient sauvés dans un des trois canots ,



& dont la fuite m'avoit fort allarmé.

Il n'étoit pas possible à ma Colonie de sçavoir si les Sauvages étoient abordés à l'Isle dans un si grand nombre, portés à quelque dessein contre elle par le rapport de ces trois, ou si c'étoit pour la raison ordinaire qui les y avoit fait venir autrefois. Mais, quoi qu'il en soit, il n'y avoit pour elle que deux partis à prendre, ou de se cacher soigneusement & de prendre toutes les mesures possibles pour laisser ignorer à ces Cannibales que l'Isle étoit habitée, ou de tomber sur eux avec tant de vigueur qu'il n'en échappât pas un seul; ce qui ne se pouvoit faire qu'en leur coupant le chemin de leurs barques. Malheureusement mes gens n'eurent pas cette présence d'esprit; ce qui troubla leur tranquillité pendant un tems considérable.

On croira facilement que le Gouverneur & les deux hommes, surpris de ce qu'ils voyoient, s'en retournerent dans le moment pour éveiller leurs camarades, & pour les instruire du danger qui les menaçoit. Ils prirent d'abord l'allarme; mais il fut impossible de leur persuader de se tenir clos & couverts. Ils sortirent d'abord pour voir de leurs propres yeux ce dont ils s'agissoit.

Le mal n'étoit pas grand tant qu'il faisoit obscur, & ils eurent tout le loisir pen-

chant quelques heures de considérer les Sauvages, par le moyen de la lumière répandue de trois feux, qu'ils avoient faits sur le rivage, à quelque distance l'un de l'autre. Ils ne pouvoient pas comprendre quel étoit le dessein de ces gens, & ils ne sçavoient à quoi se résoudre eux-mêmes. Les ennemis étoient en grand nombre; & ce qu'il y avoit de plus chagrinant, c'est que bien loin d'être tous ensemble, ils étoient séparés en plusieurs bandes, assez éloignées l'une de l'autre.

Ce spectacle jetta les Espagnols dans une terrible consternation; ils les voyoient rôder par-tout, & appréhendoient fort que par quelque accident ils ne vinssent à découvrir leur habitation, ou qu'ils ne fussent assurés par quelque marque que le lieu étoit peuplé. Ils craignoient sur-tout pour leur troupeau, qui ne pouvoit pas être détruit sans les mettre en danger de mourir de faim.

Pour prévenir ce désastre, ils détachèrent d'abord deux Espagnols & trois Anglois, avec ordre de chasser tout le troupeau dans la grande vallée où étoit ma grotte, & de le faire entrer dans la grotte même s'il étoit nécessaire.

Ils résolurent en même tems, s'il arrivoit que les Sauvages s'assemblaient tous en une seule troupe, & s'éloignassent de



leurs canots, de tomber sur eux quand ils seroient une centaine. Mais c'est à quoi il ne falloit pas s'attendre ; il y avoit entre leurs petites bandes la distance d'une grande demi-lieue ; & , comme il parut ensuite , elles étoient de deux Nations différentes.

Après s'être arrêtés quelque tems pour délibérer sur le parti le plus sûr qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture , ils résolurent d'envoyer le vieux Sauvage , père de *Vendredi* , pour aller reconnoître pendant qu'il faisoit encore obscur , & pour se mêler avec eux , afin de sçavoir leur dessein. Le bon vieillard l'entreprit volontiers ; & s'étant mis nud comme la main , il partit dans le moment. Après deux heures d'absence , il vint rapporter qu'il avoit trouvé que c'étoient deux partis différens de deux Nations qui étoient en guerre l'une contre l'autre ; qu'ils avoient donné une grande bataille dans leur pays , & qu'ayant fait quelques prisonniers de côté & d'autre , ils étoient venus par pur hasard dans la même Isle pour faire leur festin , & pour se divertir ; que dès qu'ils s'étoient découverts mutuellement , leur joie avoit été extrêmement troublée , & qu'ils paroissoient dans une si grande rage , qu'il ne falloit pas douter qu'ils ne se battissent de nouveau à l'approche du jour. Il n'avoit pas vû d'ailleurs

la moindre apparence qu'ils soupçonnassent l'Isle d'être habitée , & qu'ils s'attendissent à y trouver d'autres gens que leurs ennemis. A peine ce bon-homme eut-il fini son rapport , qu'un terrible bruit fit comprendre à nos gens que les deux armées étoient aux mains , & que le combat devoit être furieux.

Le père de *Vendredi* employa toute son éloquence à persuader à nos gens de se tenir en repos , & de ne se pas montrer. Il leur dit que c'étoit en cela seul que consistoit leur sûreté ; que les Sauvages ne manqueroient pas de se tuer les uns les autres , & que ceux qui échapperoient du combat , s'embarqueroient tout aussi-tôt. Cette prédiction fut accomplie dans toutes ses circonstances.

Mes gens cependant ne voulurent point entendre raison , particulièrement les Anglois , qui sacrifiant leur prudence à leur curiosité , sortirent tous pour aller voir le combat. Ils ne laissèrent pas néanmoins de se servir de quelque précaution ; & au lieu d'avancer à découvert pardevant leur habitation , ils prirent un détour par le bois & se placèrent avantageusement dans un endroit où ils pouvoient voir tout ce qui se passoit sans être apperçus , à ce qu'ils pensoient. Mais la suite fit croire qu'ils



avoient été découverts par les Sauvages.

La bataille cependant étoit aussi terrible qu'opiniâtre , & si je puis ajoûter foi aux Anglois , il paroïssoit dans un des partis une bravoure extraordinaire , une fermeté invincible , & beaucoup d'adresse à ménager le combat. Il dura deux heures avant qu'on pût voir de quel côté se déclaroit la victoire. Alors la troupe la plus proche des Anglois commença à s'affoiblir , à se mettre en désordre , & à s'enfuir peu de temps après.

Nos gens craignoient fort que quelques-uns des fuyards ne se jettassent , pour se dérober à la fureur de leurs ennemis , dans la caverne qui étoit devant leur habitation , & qu'ainsi ils ne découvrissent involontairement que le lieu étoit habité. Ils craignoient bien plus encore que les victorieux ne les y suivissent , & là-dessus ils résolurent de se tenir avec leurs armes au dedans du retranchement , & de faire une sortie sur tous ceux qui voudroient entrer dans la caverne , dans l'intention de les tuer tous , & de les empêcher de donner des nouvelles de leur découverte. Leur dessein étoit de ne se servir pour cet effet que de leurs sabres , ou des crosses de leurs fusils , de peur de faire du bruit & de s'en attirer par-là un plus grand nombre.

La chose arriva précisément comme ils s'y étoient attendus ; trois d'entre les vaincus s'enfuyant de toutes leurs forces , & traversant la Baye , vinrent directement vers cet endroit , ne songeant à autre chose qu'à chercher un asyle dans ce qui leur paroïssoit un bois épais. La sentinelle de mes gens vint aussi-tôt les avertir , en ajoûtant , à leur grande satisfaction , que les vainqueurs ne les poursuivoient pas , & sembloient ignorer de quel côté ils s'étoient sauvés : sur quoi le Gouverneur Espagnol , trop humain pour souffrir qu'on massacrât ces pauvres fugitifs , ordonna à trois de nos gens de passer par-dessus la coline , de se glisser derrière eux , de les surprendre , & de les faire prisonniers : ce qui fut fait.

Le reste du peuple s'enfuit du côté de leurs canots , & mit en mer. Pour les victorieux , ils ne les poursuivirent pas avec beaucoup d'ardeur , & s'étant tous mis ensemble , ils jetterent deux grands cris pour célébrer leur triomphe , selon toutes les apparences. Le même jour , à peu près à trois heures de l'après-dinée , ils rentrèrent dans leurs barques , & de cette manière ma colonie s'en vit délivrée , sans revoir ces hôtes incommodes de plusieurs années.

Après qu'ils se furent tous retirés , les Espagnols sortirent de leur embuscade pour



aller examiner le champ de bataille. Ils trouverent à-peu-près une trentaine de morts, dont quelques-uns avoient été tués par de grandes flèches qu'on leur voyoit encore dans le corps, mais la plupart avoient perdu la vie par les coups terribles de certains fabres de bois, dont mes gens trouverent seize ou dix-sept sur la place, avec autant d'arcs & de javelots. Ces fabres étoient d'une grossièreté & d'une pesanteur terrible, & il falloit avoir une force extraordinaire pour les manier comme il faut. La plupart de ceux qui avoient été tués par cet instrument avoient la tête brisée, & comme l'on dit, en marmelade. D'autres avoient les jambes & les bras cassés; ce qui marque clairement qu'ils se battent avec la dernière animosité. Nous n'en trouvâmes pas un qui ne fût roide mort. Car la coutume est parmi eux de faire tête à l'ennemi, quoique blessé, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, & les victorieux ne manquent jamais d'emporter leurs propres blessés, & ceux d'entre les ennemis que leurs blessures empêchent de se sauver par la fuite.

Cet accident apprivoisa mes Anglois pendant quelque tems: ce spectacle leur avoit donné de l'horreur, & ils trembloient à la seule idée de ces Cannibales, entre les mains desquels ils ne pouvoient tomber sans

être tués comme ennemis, & sans leur servir de nourriture comme un troupeau de bétail. Ils m'avouèrent ensuite que la pensée d'être mangés en guise de bœuf ou de mouton, quoique ce malheur ne pût leur arriver qu'après la mort, avoit alors quelque chose pour eux de si effroyable, qu'ils en avoient horreur; & que cependant plusieurs semaines les images affreuses qui leur rouloient dans l'esprit, les avoient presque rendu malades.

Ils furent quelque tems de suite fort traitables, & vaquerent aux affaires communes de la Colonie. Ils plantoient, semoient, faisoient la moisson, comme s'ils avoient vécu dès leur enfance dans ce lieu: mais cette bonne conduite n'eut point de durée, & ils prirent bientôt de nouvelles mesures pour se venger de leurs compatriotes, & se précipiterent eux-mêmes dans de grands malheurs.

Ils avoient fait trois prisonniers, comme j'ai dit: c'étoient de jeunes gens alertes & robustes, qui les servirent en qualité d'esclaves, & qui leur furent d'une grande utilité. Mais ils ne s'y prirent pas, pour gagner leur cœur, de la même manière dont j'avois usé avec *Vendredi*. Ils négligerent de les rendre sensibles à l'humanité avec laquelle ils leur avoient sauvé la vie. Bien



loin de leur donner quelques principes de Religion, ils ne songerent pas seulement à les civiliser, & à leur inspirer une conduite raisonnable par des instructions sages & accompagnées de douceur. Ils les nourrissoient, mais en récompense ils les employoient au travail le plus rude, & ils ne s'en faisoient servir que par force. De cette maniere ils ne pouvoient pas compter sur eux quand il s'agiroit de hazarder leur vie pour leurs Maîtres; au lieu que *Vendredi* étoit homme à se précipiter dans une mort certaine, pour me tirer du danger.

Quoi qu'il en soit, toute la Colonie paroissoit liée alors par une sincere amitié; le péril commun en ayant banni pour un tems toute animosité particuliere. Dans cette situation, ils se mirent unanimement à délibérer sur leurs intérêts, & la premiere chose qui leur parut digne d'attention, c'étoit d'examiner, si, instruits par l'expérience que le côté de l'Isle qu'ils occupoient étoit le plus fréquenté par les Sauvages, ils ne feroient pas bien de se retirer dans un endroit plus éloigné, tout aussi propre à leur fournir abondamment de quoi vivre, & infiniment plus capable de mettre en sûreté leur bled & leur bétail.

Après beaucoup de raisonnemens pour & contre ce projet, on résolut de ne point changer

changer de demeure, parce qu'il pourroit arriver un jour que le vieux Gouverneur leur envoyât quelqu'un de sa part, qui ne pourroit que les chercher en vain, s'ils s'éloignoient de son ancienne demeure; & qui les croiroit tous périés, s'il voyoit son Château détruit; ce qui les priveroit à jamais de tout le secours que j'aurois la bonté de leur donner. Mais pour leur bled & leur bétail, ils tomberent d'accord de les reculer dans la vallée où étoit ma grotte, & où il y avoit une grande étendue de fort bonne terre. Cependant après y avoir pensé plus mûrement, ils changerent ce dessein, & prirent la résolution de n'envoyer dans cette vallée qu'une partie de leur bétail, & de n'y semer que la moitié de leur bled, afin que, si par quelque désastre une partie en étoit détruite, le reste pût être hors d'insulte, & leur fournir le moyen de réparer leur perte.

D'ailleurs ils prirent un parti fort prudent à mon avis, par rapport à leurs prisonniers. C'étoit de leur cacher soigneusement le bétail qu'ils avoient dans cette vallée, & la plantation qu'ils avoient trouvé à propos d'y faire. Sur-tout ils ne les laisserent jamais approcher de la grotte, qu'ils considéroient comme un asyle sûr, en cas d'extrême nécessité, & où ils avoient ca-



ché les deux barils de poudre que je leur avois laissés en partant.

Comme j'avois mis mon Château à couvert par un retranchement , & par un bois assez épais, ils virent aussi-bien que moi que toute leur sûreté consistoit à n'être pas découverts, & conséquemment ils résolurent de rendre leur habitation invifible de plus en plus. Pour cet effet, voyant que j'avois planté des arbres à une assez grande distance de l'entrée de ma demeure, ils suivirent le même plan, & en couvrirent toute l'étendue qu'il y avoit entre mon bocage & le côté de la Baye où autrefois j'étois abordé avec mes radeaux. Ils poussèrent leur plantation jusqu'à l'endroit marécageux que la marée inondoit, sans laisser le moindre lieu commode pour y débarquer, ni la moindre trace qui pût le faire entreprendre.

J'ai déjà dit que les arbres de cette espèce croissent en fort peu de tems, & comme ils les plantoient beaucoup plus grands & plus avancés que je n'avois fait, n'ayant que le dessein de mettre des palissades devant ma fortification, à peine avoient-ils été en terre pendant trois ou quatre ans, qu'étant fort près l'un de l'autre, ils firent une haie impénétrable à la vûe même. A l'égard de ceux que j'avois plantés, & dont

le tronc étoit de la grosseur d'une cuisse d'homme, ils en mirent un si grand nombre de jeunes, & les placèrent si ferrés, que pour pénétrer par force dans le Château il auroit fallu une armée entiere pour s'y faire une entrée à coups de hache; car à peine un petit chien auroit-il pû passer au travers.

Il firent la même chose des deux côtés de mon habitation, & par derriere, & couvrirent d'arbres toute la colline, ne se laissant pas à eux-mêmes la moindre sortie, que par le moyen de mon échelle qu'ils tiroient après eux pour monter sur le second étage de cette hauteur, précisément comme je m'y étois pris autrefois moi-même. Ainsi, quand l'échelle n'y étoit pas, il falloit des ailes ou du fortilège pour rendre quelqu'un capable de venir à eux.

Il n'y avoit rien là qui ne fût parfaitement bien imaginé; & ils virent ensuite que toutes ces précautions n'avoient pas été inutiles. Je fus convaincu par-là, que comme la prudence humaine est autorisée par la Providence Divine, ainsi c'est la direction de la Providence qui la met à travailler, & si nous voulions bien en écouter la voix, je suis sûr que ce seroit le moyen d'éviter un grand nombre de désastres, auxquels notre négligence est accoutumée d'assujettir notre vie.



Ils vécurent de cette manière deux années de suite dans une parfaite tranquillité sans recevoir la moindre visite de leurs incommodes voisins. Il est vrai qu'un matin ils eurent une allarme bien chaude. Elle leur fut donnée par quelques Espagnols, qui ayant été de fort bonne heure du côté Occidental de l'Isle, où je n'avois jamais mis le pied, de peur d'être d'écouvert, avoient été surpris par la vue d'une vingtaine de canots qui paroissoient sur le point d'aborder le rivage : ils étoient revenus au logis à toutes jambes dans une grande consternation, & ils avoient averti leurs camarades du danger qui paroissoit les menacer.

Là-dessus ils se tinrent clos & couverts pendant tout ce jour, & le jour suivant, ne sortant que la nuit pour aller à la découverte ; mais heureusement pour eux l'allarme étoit fautive, les Sauvages n'étoient pas débarqués ; ils avoient apparemment poussé plus loin pour exécuter quelqu'autre entreprise.

Peu de tems après, ces Espagnols eurent avec les trois Anglois une nouvelle querelle, dont voici la cause. Un d'entr'eux, le plus violent de tous les hommes, enragé contre un esclave, de ce qu'il n'avoit pas bien fait quelque ouvrage qu'il lui avoit donné, & qu'il avoit marqué quelque dé-

pît, lorsqu'il avoit voulu le redresser, faisoit une hache, non pas pour le punir, mais pour le tuer.

Il avoit envie de lui fendre la tête ; mais sa rage ne lui permettant pas de bien diriger son coup, il tomba sur l'épaule du pauvre homme : sur quoi un des Espagnols, croyant qu'il lui avoit coupé un bras, accourut pour le prier de ne pas massacrer ce malheureux, & pour l'en empêcher par force, s'il étoit nécessaire. Ce furieux là-dessus se jeta sur l'Espagnol lui-même en jurant qu'il le tueroit à la place du Sauvage ; mais l'autre évita le coup, & avec une pelle qu'il avoit à la main, ( car ils étoient tous occupés au labourage ) il le terrassa. Un autre Anglois voyant son compagnon à terre, se rua sur l'Espagnol, & le terrassa à son tour. Deux autres Espagnols vinrent au secours de celui-ci, & le troisième Anglois se rangea du côté des deux autres. Ils n'avoient point d'armes à feu, ni les uns ni les autres, mais assez de haches, & d'autres outils propres à s'assommer. Il est vrai qu'un des Anglois avoit un sabre caché sous ses habits, avec lequel il blessa les deux Espagnols, qui étoient venus pour seconder leurs compagnons. Là-dessus toute la Colonie fut en confusion, & les Anglois furent faits prisonniers tous trois.



Ondélibéra d'abord sur ce qu'on en feroit. Ils avoient déjà excité tant de troubles, ils étoient si furieux, & de plus de si grands fainéans, qu'ils étoient pernicioeux à cette petite société, sans lui être en aucune manière utiles; d'ailleurs, c'étoient des traîtres & des perfides, à qui le crime ne coûtoit rien.

Le Gouverneur leur déclara ouvertement que s'ils étoient de son pays, il les feroit tous pendre sans quartier, puisque les loix de tous les Gouvernemens tendent à la conservation de la société, & qu'il est juste d'en ôter tous ceux qui tâchent de la détruire; mais qu'étant Anglois, il vouloit les traiter avec la plus grande douceur, en considération d'un homme de leur Nation, à qui ils devoient tous la vie, & qu'il les abandonneroit au jugement de leurs deux compatriotes.

Là-dessus un de ces derniers se leva, & pria qu'on les dispensât de cette commission, puisqu'ils seroient obligés en conscience à les condamner à être pendus. Ensuite il conta comment Guillaume Atkins leur avoit fait la proposition de se joindre tous cinq, pour assassiner les Espagnols pendant leur sommeil.

Le Gouverneur entendant une entreprise si horrible, se tourna vers le scélérat qu'on venoit d'accuser: *Comment donc*

*Seigneur Atkins*, lui dit-il, *vous nous avez voulu assassiner tous tant que nous sommes? Qu'avez-vous à répondre à cela?* Ce malheureux étoit si éloigné de le nier, qu'il en convint effrontément, en jurant qu'il étoit encore dans le même dessein.

*Mais, Seigneur Atkins*, reprit l'Espagnol, *qu'est-ce que nous vous avons fait pour mériter un pareil traitement, & que gagneriez-vous en nous massacrant? Que faut-il que nous fassions pour vous en empêcher? Pourquoi faut-il que vous nous mettiez dans la nécessité, ou de vous tuer, ou d'être tués de vous? Vous avez grand tort de nous mettre dans cette cruelle situation.*

La manière calme & douce dont l'Espagnol prononça ces paroles, fit croire à Atkins qu'il se moquoit de lui; sur quoi il se mit dans une telle fureur, que s'il avoit eu des armes, & s'il n'avoit pas été retenu par trois hommes, il est à croire qu'il auroit tué le Gouverneur au milieu de toute la compagnie.

Cette rage inconcevable les obligea à considérer sérieusement quel parti ils prendroient à l'égard de ces furieux. Les deux Anglois, & l'Espagnol qui avoit empêché la mort de l'Esclave, opinèrent qu'il en falloit pendre un, pour servir d'exemple aux autres; & que ce devoit être celui qui



dans le moment avoit voulu faire deux meurtres avec sa hache. Il est effectivement apparemment qu'il avoit eu ce dessein-là; car il avoit si cruellement blessé le pauvre Sauvage, qu'on croyoit impossible qu'il en réchappât.

Le Gouverneur néanmoins ne fut pas de cet avis-là; il répéta encore que c'étoit un Anglois à qui ils étoient tous redevables de la vie, & qu'il ne consentiroit pas à la mort d'un seul, quand ils auroient massacré la moitié de ses gens. Il ajouta que s'il étoit assassiné lui-même par un Anglois, il emploieroit ses dernières paroles à les prier de lui faire grace.

Il insista là-dessus avec tant de force, qu'il fut inutile de l'en dissuader; & comme d'ordinaire l'opinion qui tend le plus vers la clémence, prévaut dans un Conseil, quand elle est soutenue avec vigueur, ils entreprirent tous dans le sentiment de cet honnête homme. Il falloit pourtant songer aux moyens d'empêcher l'exécution de la barbare entreprise des criminels, & de délivrer une fois pour toutes cette petite société de ses appréhensions si bien fondées. On délibéra là-dessus avec beaucoup d'attention, & l'on convint à la fin unanimement de ces articles.

» Qu'ils seroient désarmés, & qu'on ne leur permittoit pas d'avoir ni fusil, ni

» poudre, ni plomb, ni sabre, ni aucune chose capable de nuire.

Qu'il seroit défendu, tant aux Espagnols qu'aux Anglois, de leur parler, ou d'avoir le moindre commerce avec eux.

» Qu'ils seroient chassés pour toujours de la société, permis à eux de vivre, où, & de quelle maniere ils le trouveroient à propos.

» Qu'ils se tiendroient toujours à une certaine distance du Château, & que, s'ils commettoient le moindre désordre dans la plantation, le bled, ou le bétail appartenant à la société, il seroit permis de les tuer comme des chiens, par-tout où on les trouveroit.

Le Gouverneur, dont l'humanité étoit au-dessus de tout éloge, ayant réfléchi sur le contenu de cette Sentence, se tourna du côté des deux Anglois, & les pria de considérer que ces malheureux ne pouvoient pas avoir d'abord du grain & du bétail; que par conséquent il falloit leur donner quelques provisions pour ne les pas réduire à mourir de faim. On en convint, & on résolut de leur donner suffisamment du bled pour subsister pendant huit mois, & pour avoir de quoi semer, afin qu'ils eussent après ce tems-là de leur propre cru. On y ajouta six chèvres, qui donnoient du



lait, quatre boucs, & six chevreux destinés en partie à leur nourriture, & en partie à servir de commencement à un troupeau. On y ajouta encore tous les outils nécessaires, six haches, un maillet, & une scie; mais à condition qu'ils s'engageroient, par un serment solennel, à ne les employer jamais contre leurs compatriotes, ou contre les Espagnols, & qu'ils ne songeroient de leur vie à leur causer le moindre dommage.

C'est ainsi qu'ils furent chassés de la société, pour aller s'établir à part. Ils s'en allèrent d'un air très-mécontent, sans vouloir prêter le serment qu'on exigeoit d'eux avec tant de justice. Ils dirent qu'ils alloient chercher un endroit pour s'établir, & pour y faire une plantation; & on leur donna quelque peu de vivres, mais point d'armes ni d'outils.

Quatre ou cinq jours après ils revinrent de nouveau pour chercher des provisions, & ils indiquèrent au Gouverneur l'endroit qu'ils avoient marqué pour y demeurer, & pour y planter. C'étoit un lieu fort convenable, dans l'endroit le plus éloigné de l'Isle, du côté du Nord-Est, peu éloigné de la côte où j'étois abordé dans mon premier voyage, après avoir été emporté par les courans en pleine mer.

C'est-là qu'ils se bâtirent deux jolies cabanes sur le modèle de mon Château, au

pied d'une colline déjà environnée de quelques arbres des trois côtés; de manière qu'en y plantant un petit nombre d'autres, ils se mettoient entièrement à couvert, à moins qu'on ne les cherchât avec beaucoup de soin. Ils demandèrent quelques peaux de chèvres pour leur servir de lits & de couvertures, & elles leur furent données. Etant alors d'une humeur plus pacifique, ils s'engagerent solennellement à ne rien entreprendre contre la colonie; & à cette condition, on leur donna tous les outils dont on pouvoit se passer. On y ajouta des pois, du millet & du riz, pour semer; en un mot, tout ce dont ils pouvoient avoir besoin, excepté seulement des armes & des munitions.

Ils vécurent dans cet état environ six mois, & ils firent leur moisson, qui étoit peu considérable, parce qu'ayant tant d'autres choses à faire, ils n'avoient eu le loisir que de défricher un fort petit terrain.

Quand ils se mirent à faire des planches & des pots, ils furent terriblement embarrassés, & ils ne firent rien qui vaille. Ce fut une nouvelle peine pour eux, quand la saison pluvieuse vint, n'ayant point de cave pour mettre leur grain à couvert & pour le tenir sec; ce qui faillit à le gâter abso-



lument. Cet inconvénient les humilia assez pour leur faire demander le secours des Espagnols, qui le leur accorderent très-volontiers. Dans l'espace de quatre jours ils en creuserent une dans un des côtés de la colline, suffisamment grande pour mettre leur grain & leurs autres provisions à l'abri ; mais c'étoit peu de chose comparée à la mienne, sur-tout dans l'état où elle fut, lorsque les Espagnols l'eurent élargie considérablement, & qu'ils y eurent ajouté plusieurs appartemens.

Environ neuf mois après cette séparation, il prit un nouveau rat à ces coquins, dont les suites jointes à celles de leurs crimes passés, les mirent dans un grand danger, aussi-bien que toute la colonie. Fatigués de leur vie laborieuse, sans voir le moindre jour d'une plus heureuse situation pour l'avenir, ils se mirent en tête de faire un voyage dans le continent d'où les Sauvages étoient venus : & cela pour essayer de faire quelques prisonniers propres à les décharger du travail le plus rude.

Ce projet n'étoit pas si mauvais, s'ils s'y étoient pris avec modération ; mais ces malheureux ne faisoient rien sans qu'il y eût quelque crime, ou dans le projet ou dans l'exécution. A mon avis, ils étoient sous une espece de malédiction du Ciel, qui,

pour les punir de leurs crimes, leur en laissoit faire de nouveaux, dont il les châtoit par de nouvelles catastrophes. Du moins mon sentiment est, que si l'on ne veut pas admettre que des crimes visibles s'attirent dans ce monde des châtimens visibles ; il est difficile d'accorder ce qui arrive dans le monde avec la Justice Divine. Dans l'occasion dont il s'agit ici, la chose parut évidemment ; leur criminelle mutinerie les engagea dans leurs autres forfaits, & les réduisit dans le triste état où ils se trouverent dans la suite. Au lieu d'avoir quelques remords du premier crime, ils y en ajoutèrent d'autres, comme par exemple, la monstrueuse cruauté de blesser un pauvre Esclave, qui peut-être n'avoit pas fait ce qu'on lui avoit ordonné, parce que la chose lui étoit impossible, & de le blesser d'une manière à l'estropier pour toute sa vie. Je laisse-là l'intention de le tuer, dont il est difficile de douter quand on considère leur affreux projet de tuer de sang-froid tous les Espagnols, pendant qu'ils seroient endormis.

Pour reprendre le fil de mon histoire, ces trois compagnons en scélératesse vinrent un matin à mon Château, en demandant, avec beaucoup d'humilité, qu'il leur fût permis de parler aux Espagnols. Ceux



ci le voulant bien, les trois Anglois leur dirent qu'ils étoient fatigués de leur manière de vivre, qu'ils n'étoient pas assez adroits pour faire les choses qui leur étoient nécessaires, & que n'ayant aucun secours pour en venir à bout, ils mourroient de faim indubitablement; que si les Espagnols leur vouloient permettre de prendre un des canots qui avoient servi à les transporter, & leur donner des armes & des munitions pour pouvoir se défendre, ils iroient chercher fortune dans le continent, & qu'ainsi ils les délivreroient de l'embarras de leur fournir des provisions.

Les Espagnols n'auroient pas été fâchés d'en être défaits; mais ils ne laisserent pas de leur représenter charitablement qu'ils alloient se perdre de propos délibéré, & qu'ils sçavoient par leur propre expérience, sans avoir besoin d'un esprit de prophétie, qu'ils devoient s'attendre à mourir de pure misère dans le continent.

Ils répondirent, d'une manière déterminée, qu'ils périroient tous dans l'Isle: car ils ne pouvoient, ni ne vouloient travailler; & que s'ils avoient le malheur d'être massacrés, ils mettroient par-là fin à toutes leurs misères; que dans le fond ils n'avoient ni femmes ni enfans qui perdissent quelque chose par leur mort; en un mot,

qu'ils étoient résolus de partir, quand on leur refuseroit des armes.

Les Espagnols leur répliquèrent avec beaucoup d'honnêteté, que s'ils vouloient suivre ce dessein absolument, ils ne permettroient pas qu'ils le fissent sans avoir de quoi se défendre, & que malgré la disette d'armes à feu où ils étoient eux-mêmes, ils leur donneroient deux mousquets, un pistolet, un sabre & trois haches; ce qui étoit tout ce qu'il leur falloit.

Les trois Aventuriers acceptèrent l'offre. On leur donna du pain pour plus d'un mois; autant de chevreau frais qu'ils en pouvoient manger, pendant qu'il seroit bon; un grand panier rempli de raisins secs, un pot rempli d'eau fraîche, & un jeune chevreau en vie. Avec ces provisions ils se mirent hardiment dans un canot, quoique le passage fût du moins large de quarante milles d'Angleterre.

Il est vrai que la barque étoit assez grande pour porter une vingtaine d'hommes, & par conséquent qu'elle étoit plutôt embarrassante dans cette occasion, que trop petite; mais comme ils avoient un vent frais & la marée favorable, ils la manient assez bien. Ils avoient mis en guise de mât une grande perche, avec une voile de quatre peaux de chèvre séchées & cousues.



ensemble. De cette sorte ils quitterent le rivage de fort bonne grace, & les Espagnols leur souhaiterent un bon voyage sans s'attendre à les revoir jamais.

Ceux qui étoient restés dans l'Isle, Anglois & Espagnols, ne pouvoient s'empêcher de se féliciter de tems en tems de la maniere paisible dont ils vivoient ensemble, depuis que ces gens intraitables s'en étoient allés; & leur retour étoit la chose du monde où ils s'attendoient le moins, quand après une absence de vingt-deux jours, un des Anglois, s'occupant dans sa plantation, aperçut tout d'un coup trois Etrangers, avançant de leur côté, avec des armes à feu.

D'abord l'Anglois se mit à fuir comme le vent, & tout effrayé il fut dire au Gouverneur Espagnol que c'en étoit fait d'eux, & qu'il y avoit des Etrangers qui étoient débarqués dans l'Isle, sans qu'il pût dire quels gens c'étoient. L'Espagnol, après avoir réfléchi pendant quelques momens, lui demanda ce qu'il vouloit dire par-là; *qu'il ne savoit pas quels gens c'étoient* & que ce devoient être assurément des Sauvages. *Non, non*, répondit l'Anglois; *ce sont des gens habillés avec des armes à feu.* « Eh bien ! dit l'Espagnol, de quoi vous troublez-vous donc, si ce ne sont pas des Sauvages ? Ils sont donc nos amis ; car il

» n'y a point de Nation Chrétienne au monde qui ne soit plutôt portée à nous faire du bien que du mal.

Pendant qu'ils étoient dans cette conversation, voilà les Anglois qui, se tenant derrière les arbres nouvellement plantés, se mettent à crier de toutes leurs forces. On reconnut d'abord leur voix, & la première surprise fit aussi-tôt place à une autre.

On commença à s'étonner d'un si prompt retour, dont il étoit impossible de deviner la cause.

Avant que de les faire entrer, on trouva bon de les questionner sur l'endroit où ils avoient été & sur ce qu'ils y avoient fait. Ils répondirent en peu de mots, qu'ils avoient fait le passage en deux jours de tems ; qu'ils avoient vu sur le rivage où ils avoient dessein d'aborder, une prodigieuse quantité d'hommes qui paroissoient allarmés de les voir, & qui se préparoient à les recevoir à coups de flèches & de javelots, s'ils avoient osé mettre le pied à terre ; qu'ils avoient rasé les côtes du côté du Nord, l'espace de six ou sept lieues, & qu'ils s'étoient aperçus que ce que nous prenions pour le continent, étoit une Isle ; que bientôt après ils avoient découvert une autre Isle à main droite du côté du Nord, & beaucoup d'autres du côté de l'Ouest :



& qu'étant résolu d'aller à terre à quelque prix que ce fût, ils étoient passés du côté d'une de ces Isles Occidentales, & y avoient débarqué hardiment; qu'ils avoient trouvé le peuple fort honnête & fort sociable, & qu'ils en avoient reçu plusieurs racines & quelques poissons secs; les femmes paroissant disputer aux hommes le plaisir de leur fournir des vivres, qu'elles étoient obligées de porter sur leur tête pendant, un assez long chemin.

Ils restèrent-là quatre jours, & demandèrent par signes, du mieux qu'ils purent, quelles Nations il y avoit là aux environs. On leur fit entendre que c'étoient des peuples cruels, habitués à manger les hommes; mais que pour eux, ils ne mangeoient ni hommes ni femmes, excepté les prisonniers de guerre, dont la chair leur fournissoit un festin de triomphe.

Les Anglois leur demanderent de la même manière quand ils avoient eu un pareil festin. Ils firent comprendre qu'il y avoit deux mois, en étendant la main du côté de la Lune, & montrant deux de leurs doigts. Ils y ajoutèrent, que leur grand Roi avoit deux cents prisonniers qu'il avoit fait dans une bataille, & qu'on les engraissoit pour le festin prochain. Les Anglois parurent là-dessus fort curieux de voir ces pris-

sonniers; mais les Sauvages les entendant mal, s'imaginèrent qu'ils souhaitoient d'en avoir quelques-uns pour les manger; & montrant du doigt le couchant & ensuite l'orient, ils leur firent entendre qu'ils leur en apporteroient le lendemain.

Ils tinrent leur parole, & leur amenèrent cinq femmes & onze hommes, dont ils leur firent présent; de la même manière que nous amenons, vers quelque port de mer, des bœufs & des vaches pour avitailler un Vaisseau.

Quoique mes scélérats eussent donné dans notre Isle les plus grandes marques de barbarie, l'idée seule de manger ces prisonniers leur fit horreur. Le grand nombre de ces pauvres gens étoit embarrassant: cependant ils n'osèrent refuser un présent de cette valeur; ç'auroit été faire un cruel affront à cette Nation Sauvage. Ils se déterminèrent enfin à l'accepter, & donnerent en récompense, à ceux qui les en avoient gracieusement, une de leurs haches, une vieille clef, un couteau & cinq ou six balles de fusil, qui leur plaisoient fort, quoiqu'ils en ignorassent l'usage. Ensuite les Sauvages liant les pauvres captifs les mains au dos, les portèrent eux-mêmes dans le canot.

Les Anglois furent obligés de quitter le rivage dans le moment, de peur que, s'ils



étoient restés à terre , la bienfiance ne les eût forcés à tuer quelques-uns de ces pauvres gens , à les mettre à la broche , & à prier à dîner ceux qui avoient eu la générosité de les pourvoir de cette belle provision.

Ayant donc pris congé des gens de l'Isle, avec toutes les marques de reconnoissance qu'il est possible de faire par signes , ils remirent en mer , & s'en retournerent vers la première Isle , où ils donnerent la liberté à huit de leurs prisonniers , trouvant le nombre qu'ils en avoient trop grand pour ne leur être pas à charge.

Pendant le voyage ils firent de leur mieux pour lier quelque commerce avec leurs Sauvages ; mais il fut impossible de leur faire comprendre quelque chose. Ces gens s'étoient si fortement mis dans l'esprit qu'ils alloient bien-tôt servir de pâture à leurs possesseurs , que tout ce qu'on leur disoit , & tout ce qu'on leur donnoit , tendoit uniquement à ce triste but.

On commença d'abord par les délier ; ce qui leur fit pousser des cris terribles , surtout aux femmes , comme si elles avoient déjà le couteau sous la gorge. Car , à s'en rapporter aux coutumes de leur Pays, ils ne pouvoient qu'en conclure qu'on les alloit égorger dans le moment.

Leurs appréhensions n'étoient guères moindres, quand on leur donnoit à manger. Ils s'imaginoient que c'étoit dans le dessein de conserver leur embonpoint pour les manger avec plus de volupté. Si les Anglois fixoient les yeux particulièrement sur quelqu'une de ces misérables créatures , celui sur qui ces regards tomboient s'imaginoit tout aussitôt qu'on le trouvoit le plus gras & le plus propre à être mis en pieces le premier. Lors même qu'ils furent arrivés à notre Isle , & qu'on les traitoit avec beaucoup de douceur , ils s'attendoient tous les jours, pendant quelque tems, à servir de dîner ou de souper à leurs maîtres.

Lorsque les trois Aventuriers eurent fini le merveilleux Journal de leur voyage , le Gouverneur leur demanda où étoient leurs nouveaux Domestiques ? Et ayant appris qu'ils les avoient amenés dans une de leurs cabanes , & qu'ils venoient exprès pour demander des vivres pour eux , il résolut de s'y transporter avec tous les Espagnols , & les deux Anglois honnêtes , en un mot avec toute la Colonie , sans oublier le Pere de *Vendredi*.

Ils les trouverent dans la hutte, tous liés ; car leurs maîtres avoient jugé nécessaire de se servir de cette précaution, de peur que pendant leur absence ils ne prissent le parti de



se sauver avec le canot. Ils étoient assis à terre, tout nuds comme la main. Il y avoit trois hommes âgés d'environ trente à trente-cinq ans, tous bien tournés, & ayant la mine d'être adroits, & robustes. Le reste consistoit en cinq femmes, parmi lesquelles il y en avoit deux de trente ou quarante ans, deux de vingt-cinq ou vingt-six, & une grande fille bien faite de seize ou dix-sept ans : elles étoient toutes fort bien proportionnées pour la taille & pour les traits, mais d'une couleur un peu tanée : il y en avoit deux, qui, si elles avoient été parfaitement blanches, auroient pû passer pour de belles femmes à Londres même ; elles avoient quelque chose d'extrêmement gracieux dans l'air du visage, & toute leur contenance étoit fort modeste ; ce qui fut sur-tout remarquable après qu'on les eût habillées, quoique dans le fond leurs habits ne fussent guères propres à relever les agrémens du beau sexe.

La vûe de toutes ces nudités parut pécher extrêmement contre la bienséance, particulièrement aux Espagnols, qui, outre leur modération, leur intégrité & la douceur de leur naturel, se distinguoient encore par leur modestie ; d'ailleurs ils avoient toute la pitié possible de ces pauvres gens, les voyant dans la plus triste situation, & dans

DE ROBINSON CRUSOÉ. 119  
la plus mortelle inquiétude qu'on puisse s'imaginer, puisqu'ils s'attendoient à chaque moment à être traînés hors de la cabane pour être assommés, & pour servir d'un mets délicat à leur maître.

Pour tâcher de les tranquilliser, ils ordonnerent au vieux Sauvage, *Pere de Vendredi*, d'aller voir s'il en connoissoit quelqu'un, & s'il entendoit quelque chose de leur langage. Le bon-homme le fit, les regarda fort attentivement, mais n'en reconnut pas un seul. Il avoit beau parler, personne ne comprit rien à ses paroles & à ses signes, excepté une des femmes.

C'en étoit assez pour répondre au but des Espagnols, & pour les assurer que leurs maîtres étoient Chrétiens, qu'ils avoient en horreur les festins de chair humaine, & qu'ils pouvoient être sûrs qu'on ne les égorgeroit pas.

Dès qu'ils en furent instruits, ils marquerent une joie extraordinaire par mille postures comiques toutes différentes ; ce qui faisoit voir qu'ils étoient de différentes Nations.

La femme qui faisoit l'office de l'Interprète eut ordre de leur demander s'ils vouloient bien être esclaves, & travailler pour les hommes qui les avoient amenées pour leur sauver la vie : sur quoi ils se mirent tous à



danfer , & à prendre l'un une chose, l'autre une autre , & à les porter vers la cabane, pour marquer qu'ils étoient prêts à rendre à leurs maîtres toutes sortes de services.

Le Gouverneur craignant que ces femmes ne donnassent occasion à de nouvelles querelles , & peut-être à quelque effusion de sang , demanda aux trois Anglois ce qu'ils avoient résolu de faire de ces personnes , & s'ils avoient intention de les employer comme servantes ou comme femmes ; *l'un & l'autre*, répondit un d'eux : « Je ne prétends pas vous en empêcher , répartit l'Espagnol ; vous en êtes les maîtres : mais je crois qu'il est juste , pour éviter des désordres , que vous n'en preniez chacun qu'une seule , & que vous vous y teniez sans avoir aucun commerce avec les autres. Je sçais bien que je ne suis pas qualifié pour vous marier légitimement ; mais il me paroît raisonnable que , pendant que vous ferez ici , vous viviez avec la femme qui vous fera tombée en partage , comme si elle étoit réellement votre épouse , & que vous la mainteniez comme telle , en l'empêchant de son côté d'avoir aucun commerce scandaleux avec tout autre homme. » Cette proposition leur parut à tous si juste & si équitable , qu'ils l'acceptèrent sans la moindre difficulté.

Les

Les trois Anglois se trouverent même d'une humeur assez douce alors ; ils demanderent aux Espagnols s'ils n'avoient pas envie d'en prendre quelques-unes pour eux. Ils répondirent tous que non. Les uns dirent qu'ils avoient des femmes en Espagne ; & les autres, qu'ils n'avoient pas envie de se joindre à des femmes qui n'étoient pas Chrétiennes : en un mot , ils déclarerent tous qu'ils avoient la conscience trop délicates pour avoir le moindre commerce avec elles : ce qui est un exemple d'une vertu si rigide, que je n'en ai pas rencontré un pareil dans tous mes voyages.

Enfin , les cinq Anglois convinrent d'en prendre chacun une , & ainsi ils vécurent d'une maniere toute nouvelle. Les Espagnols & le Pere de *Vendredi* continuerent à demeurer dans ma vieille habitation, qu'ils avoient élargie considérablement en dedans. Ils avoient avec eux les trois Esclaves , qui avoient été pris , lorsque les Sauvages s'étoient donné bataille : c'étoit-là , pour ainsi dire , la Capitale de la Colonie, dont les autres tiroient des vivres, & toutes sortes de secours , selon que la nécessité l'exigeoit.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus merveilleux dans toute cette histoire , que la facilité avec laquelle se fit le choix des fem-

Tome II. Partie III.

F



mes dont j'ai parlé , parmi ces cinq compagnons presque tous également insolens , & difficiles à gouverner. Il est étonnant surtout qu'il n'arriva pas que deux s'attachassent à la même personne , puisqu'il y en avoit deux beaucoup plus aimables que les autres. Il est vrai qu'ilstrouverent un assez bon biais pour éviter les querelles ; car ayant mis les cinq femmes ensemble dans une des huttes , ils s'en furent tous dans l'autre , & tirèrent au sort à qui choisiroit le premier.

Ce qu'il y a encore de plus particulier , c'est que celui à qui il échut de choisir avant tous les autres , étant entré dans la cabane où se trouvoient ces femmes toutes nues , il prit celle qui passoit avec raison pour la moins agréable de toutes , puisqu'elle étoit la plus laide , & la plus vieille ; ce qui excita de grands éclats de rire parmi les quatre autres , aussi-bien que parmi les Espagnols. Mais il raisonnoit mieux qu'eux tous , & comprit que dans ce choix il ne falloit pas seulement avoir égard à l'agrément , mais encore au secours qu'ils pouvoient tirer de leurs femmes dans l'économie de leurs affaires ; & effectivement le succès le justifia , & sa femme fit voir qu'elle étoit la meilleure , & la plus utile de toute la troupe.

L'affaire n'étoit pas tout-à-fait aussi di-